JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL DE

Pièces fugitives de Litérature choiſie ; de Poëſie ; de Traits d'Hiſtoire, ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverſes autres Particularités intereſſantes & curieuſes, tant de Suiſſe, que des Païs Etrangers.

JANVIER 1739.

A NEUCHATEL.
De l'Imprimerie des Journaliſtes.
MDCCXXXIX.
Avec Aprobation.

JOURNAL HELVETIQUE

JANVIER 1739.

LES Années s'envolent avec une rapidité étonnante, & leurs révolutions nous avertiſſent que nous nous envolons auſſi ſur les Ailes du tems. Les Chaires Sacrées rétentiſſent, dans les commencemens de châque Année, de Diſcours touchans & pathétiques ſur une Matiére ſi intéreſſante; & les Prédicateurs Chrètiens redoublent leurs éforts, dans ces circonſtances, pour engager ceux qui ſont commis à leur Vigilance Paſtorale, à faire un ſi bon uſage du tems, qu'ils entrent dans l'Eternité ſans fraieur. Heureux ſi nous ſavions profiter de tous les moiens, que la Providence nous ofre pour nous rendre ſa-

ges & vertueux ! Si ces Moralitez ſont de ſaiſon, & ſi les Séculiers doivent travailler à la réforme de leurs Mœurs, combien plus les Paſteurs, les Miniſtres de l'Evangile, & en général les Eccléſiaſtiques de toutes les Communions, ne ſont ils pas obligés, de veiller ſur leur conduite, pour être en bon éxemple & pour éclairer ceux à qui ils doivent ſervir de lumiére ! Il y a, graces au Seigneur, dans l'Egliſe, un grand nombre de ces Conducteurs reſpectables, qui ne ſe propoſent que l'avancement ment du Règne de DIEU, & qui ſont en une ſinguliére édification, par la pureté de leurs Mœurs & de leur Doctrine. Mais il y en a auſſi qui ne font pas le même honneur à leur Caractère. Ceux ci ſe reconnoitront dans les diférens Tableaux que la Lettre ſuivante, adreſſée au *Spectateur Suiſſe*, leur préſente. La crainte que cette Lettre ne fut priſe en mauvaiſe part, & le reſpect que nous avons pour l'Ordre Eccléſiaſtique en général, nous a fait balancer, ſi nous la rendrions publique. Mais comme l'Auteur n'a d'autre vûë que de rendre les vrais Serviteurs de DIEU plus vénérables, en les diſtinguant de ceux qui ne ſont pas dignes de porter cet Auguſte Nom, & de tâcher d'engager ceux ci à réformer ce qui peut faire tort à leur Caractère, nous avons crû que ce Morceau, loin de faire peine au Clergé des unes & des autres Communions, ſeroit vû avec

plaiſir

plaiſir de tous ceux qui aiment véritablement la Réligion, & qui déſirent la purification du Sanctuaire, & de toute l'Egliſe. L'Auteur ne fait qu'effleurer une ſi riche Matiére : Il ne la conſidére même que du côté des bienſéances, & il ſemble laiſſer au Spectateur, ou à quelqu'autre Plume, le ſoin de l'aprofondir. Si cette Piece peut produire quelque fruit, nous ne ſerons pas fâchés d'avoir débuté par-là, en recommençant nos Journaux de cette Année.

LETTRE
AU SPECTATEUR SUISSE.

MONSIEUR,

JE lis vos Diſcours avec plaiſir ; vous tournés vos Inſtructions d'une maniére utile & intereſſante ; vous êtes atentif à éxamier toutes les faces de la Matiére que vous traités ; vous dévelopés avec ſoin les motifs de nos devoirs, & les raiſons qui doivent nous engager à les pratiquer. Mais je ſouhaiterois que vôtre Cenſure tombat plus ſouvent ſur des Vices particuliers, qui ne ſont pas l'objet des Loix, & auxquels il ſemble que les Prédicateurs même n'oſent toucher. Tels ſont, par exem-

ple, certains défauts des Eccléſiaſtiques. Les Miniſtres de l'Evangile craindroient d'avilir leur Miniſtère, s'ils adreſſoient directement leurs Cenſure à leurs Collègues : Ils ſe ménagent mutuellement, & les égards qu'on a pour la Profeſſion font que l'on reſpecte la Perſonne. Un *Spectateur* n'a pas les mêmes ménagemens à garder, il doit porter ſes regards de tous côtes, & n'epargner pas plus le Paſteur que ſon Troupeau. Si le Guide s'égare lui même, comment pourra t'il conduire a la bonne route ceux qui ſe livrent à ſa di ection? Il faut ſoutenir la majeſte & la pureté de la Doctrine par la dignité de la Conduite & la pureté des Mœurs. Un Paſteur ne ſauroit rendre ſon Caractere reſpectable, s'il dément, par des maniéres trop libres & par des Diſcours licentieux, les Règles de bienſéance, qu'il a propoſé en Chaire, & de l'importance deſquelles il paroiſſoit lui même perſuadé. Ou il eſt convaincu de l'utilité de ces Règles, ou il ne l'eſt pas. S'il en eſt véritablement convaincu, peut il, ſans aller directement contre les Lumiéres de ſa Conſcience, & ſans violer ſes devoirs les plus eſſentiels, ſe frayer une route de corruption & couvrir de fleurs le précipice qu'il aperçoit ſous ſes pas? S'il n'eſt pas convaincu de l'utilité des Règles que la bienſéance préſcrit, il n'eſt plus digne du titre de Paſteur, c'eſt un Loup qui s'eſt introduit furtivement dans la

Ber-

Bergerie. Un Homme de ce Caractère eſt attaqué d'une Maladie mortelle, & il eſt à craindre qu'il n'infecte tout le Troupeau. Si l'on blâme ces Prédicateurs, qui font une peinture trop touchante des Paſſions, & qui excitent quelque fois les mouvemens, qu'ils ont en vûë de réprimer; que ne doit on pas dire de ces Miniſtres de l'Evangile, qui ne ſe font pas un ſcrupule de bleſſer les oreilles chaſtes, & de paſſer une partie de leur vie dans le Jeu, ou dans d'autres plaiſirs plus criminels? Le Jugement le plus avantageux que l'on puiſſe porter de ces gens là, c'eſt qu'il ne font aucune attention à leur conduite, & qu'ils renverſent d'une main ce qu'ils ont édifié de l'autre.

Que penſer de ces Miniſtres, qui ſe donnent avec les Dames des airs tendres & panchés, qui imitent la mignardiſe de leurs maniéres & de leurs ajuſtemens, qui ſourient à une équivoque qui bleſſe la pudeur, & qui ſont preſque en tout les copies des Abés de Cour.

La pratique de l'honnêteté & de la bienſéance eſt un des principaux devoirs d'un Chrétien; la Morale de l'Evangile eſt toute fondée ſur les principes de l'honnêteté; auſſi l'Apôtre *St. Paul* nous ordonne t'il de ne rien faire devant les Hommes qui ne ſoit honête, & d'avoir toûjours devant les yeux ce qui eſt d'une bonne renommée. *Ciceron*, qui étoit un des plus beaux Eſprits & l'un des plus grands Philoſophes de

ſon

ſon Siécle, ne ſépare point l'honnêteté de l'utilité : * Il démontre avec beaucoup de force, qu'il ne ſauroit y avoir de l'utilité dans des Actions malhonnêtes, & que ce qui eſt véritablement utile ne ſauroit être ſéparé de l'honnêteté.

Un Miniſtre de l'Evangile doit être le prémier à donner l'exemple. Chacun a les yeux ouverts ſur ſes démarches, & les oreilles atentives à ſes paroles. Ses Préceptes, quelques beaux qu'ils ſoient, ſeront inutiles, s'il néglige de les pratiquer. Lors que j'entens un Prédicateur, je me rapelle ſes mœurs & ſa conduite : Si elles ne ſont pas conformes a ſes Diſcours, la diſſonance eſt ſenſible ; je regarde le Prédicateur comme un Comédien, & il ne ſauroit faire aucune impreſſion ſur moi. Pour nous rendre aiſée la route de la Vertu, il faut qu'il ſoit le premier à y marcher. Si cette Maxime eſt vraie : ** *Pour perſuader les autres, il faut être perſuadé ſoi même* ; celle ci ne l'eſt pas moins : *Pour faire aimer la Vertu, il faut en ſentir le prix, & etre Vertueux ſoi même.*

Je ſouhaiterois donc que les Miniſtres de l'Evangile évitaſſent avec ſoin le bruit & le Spectacle. Il ne leur convient point de s'expoſer trop en vüe, & de laiſſer trop apercevoir les foi-

* Eraſme apelloit les Ofices de Ciceron l'Evangile des Gentils, & diſoit que c'étoit un Livre divin.

** Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſe tibi. Horatius.

foibleſſes humaines, dont il eſt impoſſible qu'ils ſoient entiérement dégagés. Si l'on a dit que les Grands Hommes n'ont pas de pires ennemis que leurs Hommes de Chambre, on peut dire de même, que rien ne ſauroit faire plus de tort à un Miniſtre de l'Evangile, qu'un grand nombre de Spectateurs qui le voient pour ainſi dire en déshabillé, & qui ſont témoins de toutes les fautes qui peuvent lui échaper. Un Paſteur fait profeſſion d'aimer l'Etude & le recueillement: Une vie trop diſſipée eſt tout à fait opoſée à ſa Profeſſion, & ne ſauroit lui permettre de remplir les fonctions de ſon Miniſtère. Comment oſera-t'il cenſurer les Vices dont il eſt lui même taché, & impoſer aux autres une pénitence dont il a lui même beſoin? Au milieu des vains amuſemens du Monde, eſt-il en état de penſer au Salut des autres & à ſon propre Salut? La retraite & la méditation ſont le partage de l'Eccléſiaſtique; comment pourroit il ſe trouver avec décence dans des Aſſemblées nombreuſes, où la médiſance n'épargne perſonne; dans des Repas ſomptueux, où le Luxe étale toutes ſes Richeſſes? N'eſt il pas à craindre qu'en fréquentant les Mondains, il ne prenne inſenſiblement leurs goûts, leurs mœurs & leurs maniéres. Je ſais qu'il faut connoitre les Hommes pour les corriger, & qu'il faut les fréquenter pour les connoitre. Un Prédicateur eſt apellé à peindre

des Vices réels, pour en inſpirer de l'horreur; s'il vit dans une retraite entiére & abſoluë, il ne connoîtra ni les Hommes qu'il doit inſtruire, ni les Paſſions que l'uſage met quelquefois à la mode, ni les Erreurs qui ſe couvrent des aparences de la Vérité; mais l'on peut fréquenter les Hommes, ſans entrer dans leurs plaiſirs, & ſans ſe livrer aux vains amuſemens qui les occupent. Chargé d'anoncer aux Hommes les plus grandes Vérités, le Prédicateur ne doit leur laiſſer aucun prétexte pour ſe dérober à l'évidence de ſes preuves. Peut-il prêcher contre l'Avarice, avec un cœur alteré de Richeſſes, & des mains avides du bien d'autrui? Peut il prêcher contre les Plaiſirs frivoles du Siécle, dans le tems qu'il eſt plongé lui-même dans la moleſſe, & que dans le ſecret des Maiſons, il ſe prête à tous les amuſemens que la Volupté a l'art d'inventer?

Il ſemble que le Prédicateur en Chaire, ou dans un Cercle, ſoient deux Hommes diférens. Le prémier eſt gravé, rigide, c'eſt un Apôtre: Le ſecond eſt enflé, badin, folâtre, il oublie le Paradis & l'Enfer; c'eſt un Petit Maître? Ne ſauroit-on garder un juſte milieu entre une auſtérité rebutante, & des maniéres libres & relâchées; Ne ſauroit-on ſoûtenir la dignité de ſon Caractére, ſans donner dans le Pedantiſme? Ne peut on pas ſe rendre aimable, par des mœurs douces & polies, & concilier

cilier les devoirs d'un bon Paſteur, avec des converſations aiſées & innocentes.

J'ai eu quelque fois occaſion de remarquer, qu'un Prédicateur, qui s'étoit trouvé dans une Société, où il avoit été témoin d'un grand nombre d'irrégularités, & où même il n'avoit pû ſe diſpenſer d'être un peu Acteur, faiſoit le lendemain un Sermon, dans lequel il déclamoit très-fortement contre la plûpart des choſes qui s'étoient paſſées le jour précédent en ſa preſence, & ſur leſquelles il avoit gardé un parfait ſilence. Il me ſemble que j'entens *Sénéque* déclamer contre les Richeſſes, au milieu de l'abondance; & faire un beau Tableau d'une Vie ſimple & frugale, au milieu de l'intempérance.

Il y a lõg-tems qu'on a reproché aux Eccléſiaſtiques, de porter fort loin la haine & la vengeance; l'*Odium Theologicum* a paſſé en Proverbe:

Tant de Fiel entre il dans l'Ame des Dervis?

Il eſt eſt ſurprenant que des Perſonnes qui ſont apellées à prêcher la douceur, & le pardon des injures, donnent dans un Vice ſi condamnable. On leur reproche encore l'Ambition & l'Eſprit de parti: Ils recherchent avec empreſſement les honneurs & les premiéres Places, [a] La Brigue & la Caba e, qui ne

B 2 de-

(a) On regarde les Dignités Eccléſiaſtiques, dit le Pére de la Ruë, comme l'Echelle miſtérieuſe de Jacob; on ne veut point reſſembler à ceux de ces Eſprits céleſtes qui deſcendent, & qui s'arrêtent, on veut être de ceux qui montent toûjours.

devroient pas être connués parmi Eux, décident très ſouvent de leurs Elections : Au lieu de conſulter leur Conſcience ſeule, ils prennent ſouvent Conſeil de leurs préjugés & de leurs paſſions. Avoir une telle opinion, être dans un tel Siſtème ; cela ſufit quelque fois pour être preferé, ou pour être rejetté : On éxamine moins le mérite, la capacité & les bonnes mœurs, que le parti qu'on a embraſſé. Combien n'y a t'il pas encore d'Eccléſiaſtiques qui ſe laiſſent honteuſement gouverner, par ceux qui ont aquis un certain credit ; qui leur vendent, pour ainſi dire, leurs ſufrages & qui s'aſſujetiſſent à leurs préjugés & à leurs paſſions !

Combien n'y a t'il pas encore d'Eccléſiaſtiques, qui non contens de gouverner l'Egliſe, veulent encore gouverner l'Etat, qui entrent dans toutes les factions, qui ſavent faire mouvoir les plus ſecrets Réſſorts de la Politique, pour faire reuſſir leurs projets, & qui du fond de leur Cabinet produiſent quelque fois, les Révolutions les plus étonnantes !

Comme je ſuis fort éloigné de vouloir choquer Perſonne, je ne m'étendrai pas ſur les Diſputes des Eccléſiaſtiques, ſur les Critiques mordantes qu'ils font des Sermons les uns des autres, ſur l'art quils ont d'embaraſſer une Queſtion, qui pourroit être éclaircie en très peu de mots, ſur leurs *Logomachies*, & leurs So-

Sophiſmes captieux, ſur l'aigreur & les Invectives, qui ſont ſouvent, d'une Conference paiſible, un Champ de Bataille, où l'on cherche moins à s'éclairer mutüellement qu'à terraſſer & déshonorer ſon Adverſaire. Quelqu'un a dit, ſur ce Sujet : *Qu'un Philoſophe, qui ne cherche que l'évidence, & un Théologien, qui ne cherche que la vérité, ſont preſque auſſi difficiles à trouver l'un que l'autre.*

Rendons cependant juſtice à un très grand nombre d'Eccléſiaſtiques : Il y en a pluſieurs qui ſont modeſtes, judicieux, & fort éclairés ; il y en a pluſieurs qui s'aquitent éxactement de tous leurs Devoirs, & qui ſe bornent à édifier & à inſtruire ; il y en a pluſieurs, dont toutes les *Etudes* n'ont pour but que la Vérité, & qui l'expoſent avec tant de clarté & de préciſion qu'on ne ſauroit ſe dérober à l'évidence de leurs Diſcours : Auſſi réguliérs dans leurs mœurs & dans leur conduite, qu'éloquens dans leurs Sermons, chacun les cite pour modèles, & leur éxemple eſt une lumiére qui éclaire toute l'Egliſe. Heureux les Troupeaux qui ont de tels Paſteurs ! Veüille le Seigneur ſuſciter toûjours de ſemblables Ouvriers dans ſa Moiſſon !

LA rare qualité de bon Prédicateur ;
Seule, ne ſauroit faire un fidèle Paſteur.
Tel oſe avec chaleur cenſurer l'Avarice ;
Qui, peut être, eſt ſouïllé de cette infame vice.
Celui ci dans l'emploi de ſes heureux talens ;

S'aplique

S'aplique, par des traits naturels, éloquens,
A peindre des Mondains la criminelle joie;
Le voila cependant, qui marche dans leur voie.
Cet autre, qu'on vit hier de fureur transporté;
Pour un vil interêt, sur un mot irrité,
Se déchaine aujourd'hui contre l'Homme colère,
Et fait un beau portrait de l'Esprit débonnaire.
C'est l'Exemple qui frape & non pas les Leçons;
Servés moi de modèle, & laissés vos Sermons.
Pour fonder la Doctrine, il faut que la Pratique;
Anime, soutienne le Précepte, & qu'un Pasteur se pique,
De prouver par l'efet, la possibilité,
De suivre sa Morale avec facilité.
Aussi le propre but de la Théologie,
Est de règler les mœurs, de diriger la vie:
Mais par des beaux Discours élever la Vertu;
Et marcher dans le Vice, agir comme un perdu,
C'est là ce qui m'aigrit; voila ce qui m'irrite,
Qui se nomme Chrétien & vit en Hipocrite;
Il en impose & ment; il ne le fut jamais,
Et sous un beau semblant, masque un Cœur fort mauvais.

REFLEXIONS
SUR les Loix, & le Gouvernement.

LEs Loix ne sont bonnes, qu'autant qu'elles sont propres à maintenir l'ordre & la subordination dans la Societé, qu'autant qu'elles ont pour objet le bonheur des Particuliers & le Bien Public. De bonnes Loix doivent avoir

avoir pour but de rendre moderés ceux qui commandent, & dociles ceux qui obeïſſent. Elles doivent être convenables au Caractère du Peuple pour lequel elles ont été faites, & à la ſituation où il ſe trouve. Ainſi on ne doit pas gouverner un Peuple acoutumé aux douceurs de la Liberté, comme un Peuple acoutumé à plier ſous le Joug, & qui ne connoit point de milieu entre le Deſpotiſme & une Indépendance abſolüe. *L'Angleterre* a ſes Loix conformes au génie de ſes Habitans : La *France* a auſſi les ſiennes : Il y auroit également du péril à les changer. Un habile Légiſlateur doit ſavoir tirer de la ſituation d'un Païs tous les avantages qu'on en peut tirer. Ainſi les Loix de la *Hollande* ont preſque toutes pour objet de favoriſer le Commerce & la Navigation. Environnée de la Mer, preſque de toutes parts, il eſt naturel aux Habitans de tourner leur vües du côté du Commerce, & de chercher des Richeſſes étrangéres, au defaut de celles que le Terroir leur refuſe. Ainſi *Rome*, qui dans ſes commencemens étoit environnée de Voiſins puiſſans & Guerriers, ſe tourne entiérement du côté du Militaire.

Une petite Republique ne ſauroit ſe gouverner par les memes Regles qu'un grand Roiaume. Ici l'Autorité ſeule du Prince ſufit pour maintenir l'ordre & la ſubordination. Là il faut néceſſairement que les Loix ſoient claires, qu'elles

qu'elles ne ſoufrent aucune éxception en faveur de quelque Particulier ; il faut qu'elles ſoient équitables, d'une pratique facile, & d'une utilité manifeſte.

C'eſt en vain que l'on grave les Loix ſur l'Airain, ſi l'on n'a ſoin de les imprimer de boñe heure dans le Cœur des Citoïens. Rien ne rend les Loix plus vénérables que leur Antiquité. Les bonnes Loix reſſemblent à ces titres de Nobleſſe, dont on ne trouve point l'origine, & qui ſe perd dans l'obſcurité des tems.

Rien ne prouve mieux la foibleſſe des Loix que leur multiplicité. Etaïer des Loix anciennes par des Loix nouvelles, c'eſt marquer qu'elles n'ont pas la force de ſe ſoutenir par elles-mêmes. Il me ſemble alors que je vois de vieux Bâtimens apuïés ſur de ſimples Pilotis ; le moindre vent peut les renverſer.

Pour rendre un Etat tranquile & floriſſant, il faut que ceux qui gouvernent n'aient d'Autorité que celle que leur donne les Loix ; il faut que la Juſtice ait un pouvoir égal ſur les Supérieurs, comme ſur les Inférieurs. Il n'y a pas deux ſortes d'Equité, les Règles qu'elle preſcrit embraſſent tous les Ordres de l'Etat & toutes les Conditions. Un Roi eſt un Tiran, lors qu'il les foule aux pieds, comme un Sujet eſt un Séditieux & un Pertubateur du Repos public, lors qu'il oſe y donner atteinte.

Un pouvoir au deſſus des Loix ne ſauroit ſe

conci-

concilier avec le bonheur du Peuple. Ceux qui commandent, ſont des Hommes ; il eſt dangereux de les abandonner à eux-mêmes, ou ils demeureront au deçà de la Règle, ou ils iront au delà. Les Paſſions & les Préjugés les gouvernent très ſouvent ; le Peuple riſqueroit trop de ſe laiſſer conduire à des Guides ſi peu éclairés, & ſi ſujets à des caprices.

Un Hiſtorien très-judicieux a remarqué que tous ceux qui ont eſſaïé d'émouvoir le Peuple, dans le deſſein de ſatisfaire leur ambition & leur vengeance, ſont tombés eux-mêmes dans la dépendance de ce même Peuple, & en ſont devenus ſouvent *les* Joüets. On croit le gouverner, & il nous gouverne en éfet : Il nous entraine beaucoup plus loin que nous ne voulons aller, & nous ſommes forcés à le ſuivre. Si l'on recule, on craint d'en être abandonné ; on a honte de ſe trouver ſeul. CESAR n'avoit dabord deſſein que d'égaler ſon pouvoir à celui de POMPE'E. Il vouloit marcher à ſes côtés ; mais après avoir paſſé le *Rubicon*, il fut en quelque maniére forcé de devenir le Tiran de ſa Patrie. *Nous guidons les afaires en leurs commencemens, & les tenons à nôtre merci*, dit fort bien Montagne, *mais par après, quand elles ſont ébranlées, ce ſont elles qui nous guident, & qui nous emportent, & nous avons à les ſuivre. Le fruit du crime*, ajoute-t'il, *ne demeure guères à celui qui l'a commis, il trouble l'Eau pour d'autres Pê-*

cheurs. L'éxemple de *Céſar* en eſt encore une preuve : Il fut aſſaſſiné au milieu du Sénat, & ſon ambition ne fit que frayer la route à *Marc Antoine* & à *Auguſte.*

La liberté fait naître les Arts, les Sciences & le Commerce ; elle eſt la Mére des Vertus : au lieu que l'Eſclavage ne produit que des Vices, de la lâcheté & de la misère.

L'inſtant fatal qui me un Peuple libre aux Fers,
Le prive de l'éclat de ſa Vertu prémiére.

On ne peut guères citer d'éxemples de Peuples libres aſſujetis par un Monarque abſolu ; au lieu qu'on peut citer un très grand nombre d'exemples de Monarchies renverſées & ſubjuguées par un Peuple libre. L'Epoque la plus floriſſante de la *Grece* & de *Rome* fut celle de la Liberté. Les Rois s'empreſſoient à recevoir des Loix d'un Peuple qui n'en recevoit de Perſonne. Tant que les *Grecs* & les *Romains* furent libres, ils furent preſque invincibles ; mais dès qu'ils eurent plié ſous le joug, & qu'ils eurent des Maîtres, ils devinrent lâches & éféminés. Ils ne demandérent plus que du Pain & des Spectacles. *Panem & Circenſes.*

LETTRE

LETTRE

A Mr. J. G. P. J V. D. ſervant de Réponſe à la ſuite des Reflexions ſur quelques Penſees de PASCAL, *inſerees au Mercure de Décembre* 1738. *Pag.* 557.

Monſieur,

LA Diſpute Literaire qui s'étoit élevée entre Mr. P. P. & vous, avoit pris un ſi bon train, & paroiſſoit devoir durer ſi long tems, que tout le Monde ſe rejouiſſoit fort d'en voir les ſuites; Et moi particulierement, je me felicitois plus que perſonne, des lumieres que je comptois d'y puiſer: Mais, en verite, *Monſieur*, la derniere Reponſe que vous avez fait inſerer dans le *Mercure de Décembre* paſſé, a bien fait changer les idees, & je ne ſaurois vous exprimer la ſurpriſe où elle a mis tous les Spectateurs de vôtre Combat. Les Eſprits malins en ont conclu, que vous ne l'aviez fait telle qu'elle eſt, que pour obliger vôtre Adverſaire à tenir la parole qu'il vous donna, à la fin de ſa Dupique du Mois d'*Octobre*, qu'il ne répondroit plus, à moins que vous ne lui repliquaſſies d'une façon qui en valut la peine: Pour moi, *Monſieur*, qui connois vôtre courage, & qui ſai que vous défendriés juſqu'à la mort

une Idée que vous avés une fois priſe ; j'ai ſoutenu que vous aviés fait tout vôtre poſſible, & que vous aviés mis en œuvre tout vôtre ſavoir pour faire revenir vôtre Adverſaire ſur l'Areine ; mais j'ai eu beau dire, on s'eſt moqué de moi, & Perſonne n'a voulu croire, que ce fuſſent là les derniers éforts d'une lance à laquelle vous atribüés autant de pouvoir, qu'en avoit celle du Prince l'*Argail*. Vous entendés bien ce que je veux dire ; pour un Homme qui poſſede ſi bien ſon *Don Quichotte*, cet ancien Chevalier ne doit pas vous être inconnu : En ſorte, *Monſieur*, que malgré ce que dit un Homme incomparable ; ſavoir, que dans ces Guerres literaires, celui qui porte le dernier coup, ſemble avoir quelque avantage ; malgré, dis-je, ce ſentiment, je prévois que bien des gens vous ſoupçonneront, d'avoir cherché le prémier à fuir le Champ de bataille : Et comme je ſais que vôtre Adverſaire eſt trop bon Connoiſſeur pour vous répondre, je prens la liberté de vous faire part ici, en forme d'Avertiſſement, des Reflexions que vôtre ſeconde Apologie a fait faire à quelques Perſonnes qui l'ont lûë.

Sans doute, *Monſieur*, trouverés vous étrange qu'un Homme que vous ne connoiſſés peut être pas, ſe donne les airs de faire le Pédagogue avec vous, mais prenes la peine de lire toute ma Lettre, vous verrés la raiſon qui m'y engage.

Au reſte je vous avertis que la plûpart des Remarques que je vous communique ne ſont point de moi, comme je vous l'ai déja dit : Il eſt bon que vous ſachiez que je ne me mêle preſque point de Science, mes Etudes ne ſont pas allées plus loin que les Humãités, & un peu de Philoſophie. Je fus empêché de les finir, par la raiſon, que connoiſſant le peu de talens que la Nature m'avoit départi, je craignis de ne devenir qu'un quart de Savant, & de prendre cet Eſprit de Pédantiſme, preſque inſéparable de ce Caractère, qui rend au ſuprême degré ridicule, ceux chez qui il ſe trouve ; auſſi, *Monſieur*, n'aurai je point la gonflante ſatisfaction, de mettre ces trois Lettres, J. V. D. à la queue de mon nom, & je vous prie de recevoir cette Lettre, comme venant d'un Homme dont le Metiér n'eſt pas d'être Savant.

Premiérement donc, les Perſonnes de qui je vous communique les Réflexions, trouvent que vous marqués un peu trop de préſomption, en parlant de vous ; Qu'eſt-ce, *a t'on dit*, qui a pu engager cet Hypercritique, à s'imaginer qu'il étoit de ſon devoir, de nous donner ſes Réflexions ? Il n'eſt pas à préſumer, que Perſonne ait voulu le lui impoſer. Y a-t'il quelqu'un qui ne s'en fut aiſement paſſé ?

En ſuivant vos Réflexions, on trouve la confirmation du reproche qu'on vient de vous faire, dans l'opinion que vous vous imaginés

qu'on a de vos Remarques ſur la Critique; y a-t'il tant d'honneur, a t'on pourſuivi, à ſavoir copier ce que cent Auteurs ont écrit en divers endroits?

Pour ce qui regarde l'eſpèce de comparaiſon que vous faites de vous avec la *Bruyere*, *Steel* &c. je n'oſerois vous dire, toutes les railleries qu'on en a fait; Je me contenterai, *mon cher Monſieur*, de vous prier, pour l'amour de vous-meme, de ne jamais mettre vôtre Nom à la ſuite de ces grands Hommes; le Lecteur pourroit bien vous y donner un tout autre poſte, que celui que l'amour propre vous feroit imaginer.

Mais l'on ne peut acorder, avec cette bonne opinion que vous tèmoignés avoir de vos productions, ce que vous dites au haut de la Page 560. *L'on n'a garde*, dites-vous, *d'ataquer un Ecrit qui a peine à ſe défendre contre la pourriture, je n'en ſai d'exemple que celui que le Critique a donné, en prétendant réfuter mes Réflexions:* C'eſt à-dire, que vous ne ſavés d'exemple qu'on ait ataqué un Ecrit qui eut peine à ſe défendre contre la pourriture, que celui que Mr. P. P. a donné en ataquant le vôtre. Je défie tout Homme qui entend le François, d'interprèter autrement vôtre phraſe. Quel contracte! Comment acorder tant de préſomption avec un aveu auſſi ingénu de vôtre propre turpitude; le ſens que je donne à vos paroles, & qui eſt

eſt le ſeul dont elles ſoient ſuſceptibles, n'exprime pas ce que vous vouliés dire, on le voit bié, & on ne peut rendre raiſon de cela, qu'en diſant, que la vérité a voulu être miſe au jour par vôtre propre bouche; & qui plus eſt, malgré vous. Car je ne puis pas m'imaginer que de propos déliberé, vous euſſiés pris la peine de former un ſi long raiſonnement, pour perſuader le public d'une choſe, dont il eſt déja très convaincu.

Je paſſe à un autre Article: Celui-ci ſera un peu plus mortifiant, pour un Homme à qui dans une Cérémonie gravement ridicule, on a mis l'anneau au Doigt, & acordé le droit de porter l'Epée; puiſqu'il ne s'y agit pas de moins, que de vous faire voir, que vous n'avez *point* entendu le Vers de *Térence* que vous citès.

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.

Vous n'allégués ce Vers, que pour dire, qu'en tant qu'Homme, vous êtes ſujet aux défauts de la Nature humaine, c'eſt à-dire, que vous pouvés vous tromper; & ce n'eſt point là ce qu'il ſignifie.

Prenés *Térence*, voïés la prémiére Scène du prémier Acte de l'*Heautontimorumenos*, vous trouverés que cette Comédie commence par un avis que *Chreme* donne à ſon Voiſin *Ménédéme*, de ne pas ſe peiner autant qu'il le fait, pour faire raporter ſon fond, & de ſe donner

un peu plus de repos. Sur quoi *Ménédême* lui répond, ou plûtôt lui demande, s'il eſt donc ſi peu ocupé par ſes afaires, qu'il ait encore du tems de reſte pour ſe mêler de celles d'autrui? *Homo ſum*, replique Chreme, *humani nihil à me alienum puto.* Quel ſens, je vous prie ce Vers auroit-il, ſi on l'expliquoit comme vous? *Je ſuis Homme, & comme tel je puis tomber en faute?* Il faute aux yeux de tout le Monde, que *Chreme* avouëroit ſa faute, & qu'il en feroit en quelque façon ſes excuſes à ſon Ami, & c'eſt ce que *Térence* n'a point voulu lui faire dire. Mais quelle preuve, reprendrés-vous? La voici: 1o. Les deux Vers qui ſuivent, montrent que *Chreme*, bien loin de regarder ſon diſcours, comme pouvant être une faute, l'enviſage comme naturel & fort loüable: *Prenés*, continue-t'il, *ce que je vous dis, ou comme un avis que je donne, ou comme une inſtruction que je demande, afin que ſi vous faites bien je vous imite, ſinon que je vous en détourne*: Eſt ce là le langage d'un Homme qui dit qu'il peut avoir fait faute?

Mais, pourſuivrés-vous; qu'eſt ce donc que *Chreme* veut dire par là; *Ciceron* vous l'expliquera, ſi vous voulés vous donner la peine de le voir. Cet Orateur dit au prémier Livre de ſes Ofices, num. 9. §. 30. *Eſt enim difficilis cura rerum alienarum, quanquàm Terentianus ille Chremes, humani nihil à ſe alienum putat*: La pré-

prémiére partie de cette phraſe eſt claire, elle dit, *qu'il n'eſt pas aiſé de prendre ſoin des afaires d'autrui.* La ſeconde ne le ſera pas moins, ſi l'on fait atention, que la Particule adverſative, *quoique*, qui ſa commence, y doit faire chercher quelque choſe d'opoſé à ce qui eſt dit dans la prémiére; d'où il ſuit, qu'il faut la traduire en ces termes: *Quoique le Chreme de Térence enviſage les afaires d'autrui, comme l'intéreſſant lui même*: & cela fera un ſens complet, au moien duquel on pourra rendre raiſon des deux Vers qui ſuivent le vôtre; au lieu que vous feriés dire une impertinence à *Ciceron*, en lui atribuant ce diſcours: *Il n'eſt pas aiſé de ſe mêler des afaires d'autrui, quoique le Chreme de Térence avoue que comme Homme il eſt ſujet à tomber en faute.*

Je ne ſai, *Monſieur*, ſi ce que je viens de dire eſt à vôtre portée, mais pour vous le rendre plus palpable, je vais m'expliquer en peu de mots: Vous ſavés aſſez de Latin pour voir que *Ciceron* dans le Paſſage que je viens de citer, veut dire qu'il n'eſt pas aiſé de ſe mêler de ce qui regarde autrui; vous comprendrés bien auſſi que dans ſon diſcours, il réfute celui de *Chremes*, d'où il ſuit qu'il faut que la propoſition du perſonnage de *Terence* ſoit opoſée à la ſienne, & de là j'infére, que n'y étant contraire que dans le ſens que je lui donne, c'eſt le ſeul qu'on puiſſe lui prêter,

& que vôtre explication & celle de ceux que vous avez ſuivi n'eſt pas juſte. Auſſi, eſt ce, en traduiſant ce Vers de cette façon, que ſi vous me demandés en vertu de quoi je me mêle de vous donner des avis, je vous repondrai.

Homo ſum humani nihil a me alienum puto.

Si vous voulés faire un meilleur uſage de vôtre Logique, que vous ne l'avés fait au bas de la page 563. du dernier Mercure, je lui laiſſerai le ſoin de vous faire ſentir la force de mon Argument, & j'eſpere qu'elle vous fera entendre raiſon. En tout cas je me conſolerai aiſément, par la conſidération que j'ai *Ciceron* pour moi; à moins qu'avec (a) *Scioppius* vous ne priſſiés le parti d'acuſer cet Orateur d'avoir ſouvent commis des incongruités de langage, & que vous ne prétendiſſiés que cet Exemple en fait foi. C'eſt je penſe vôtre meilleur; auſſi bien quand on ſe met du pair avec la *Bruiére*, pour l'Eſprit, on peut hardiment s'egaler à ce redoutable Critique pour le ſavoir.

Raillerie à part, *puiſque vous ne voulés faire la guerre qu'à belles armes* * avoués que ceci eſt bien mortifiant, & qu'il eſt bien diſgracieux pour un Gradué, d'etre obligé de convenir, qu'il n'a pas entendu un Vers qui eſt à la portée

* Voyez Bayle dans l'Art. Scioppius Litt. K.

* Voïés le Mercure de Decembre P. 561. au bas

tée d'un Ecolier de ſixiéme. N'eſt il pas vrai auſſi que *Ciceron* a eu grand tort d'inſerer dans ſon Livre un paſſage, ſans lequel il n'auroit pas été plus mauvais ?

Je vais plus loin, & je paſſe à un autre Article ; *Vous ne voulés pas*, dites vous au bas de la même page 560. *juger de vôtre Ouvrage par ce qu'en dit vôtre Adverſaire, & cela par ce que vous avés plus de modeſtie que de Vanité.*

Aſſûrément la phraſe eſt nouvelle, oſerai je vous demander où vous l'avés puiſée ? Que penſeriés vous, *Monſieur*, d'un Homme qui pour vous flater, vous diroit, que vous avés plus de ſavoir que d'ignorance. Vous diriés que cet Homme là reve, & qu'il eſt en diſtraction d'Eſprit. Vous auriés raiſon & tout le monde ſeroit de votre ſentiment ; Car s'il eſt vrai, que deux qualités ne ſauroient être comparées dans la même perſonne, à moins qu'elles ne puiſſent s'y trouver les deux enſemble, il eſt clair qu'on ne peut point faire dans un ſeul Homme la comparaiſon de la Science, avec l'ignorance, puis que le ſavoir peut être enviſagé, comme l'abſence de l'ignorance, & que l'ignorance eſt réellement la privation du ſavoir, étant impoſſible generalement parlant qu'un Homme ſoit Savant & ignorant en même tems : Il en eſt de même de la comparaiſon que vous faites de vôtre modeſtie avec vôtre vanité, à moins que vous ne ſoiez un Homme

Homme extraordinaire, je ne comprens pas que vous puiſſiés raſſembler en vous, deux qualités auſſi opoſées l'une à l'autre que le ſont celles ci : *Modeſte*, dit l'Académie, *qui eſt moderé en ſes ſentiments : Vain* au contraire déſigne un Homme *tout rempli de lui même.* Tachez je vous prie de faire en ſorte, d'allier ces deux qualités ; Cela vous ſeroit plus aiſé qu'à un autre, vous avés déja la moitié du chemin fait. L'on ne pourroit donc pas dire de vôtre comparaiſon ce que *Gros René* dit dans le Dépit amoureux de Moliére.

Que la Comparaiſon
Nous fait diſtinctément comprendre une raiſon

puiſque celle que vous faites a rendu vôtre Diſcours tout à fait inintelligible.

Vous voïés, *Mon Cher Monſieur*, qu'il n'eſt pas facile d'écrire ſans s'expoſer à être critiqué, ſur tout lors qu'on ne ſait pas la Langue en laquelle on écrit. Ne pourrois je donc pas, avec raiſon, vous renvoïer le Vers de *Boileau*, en en changeant le dernier mot.

Avant donc que d'ecrire aprenés à parler.

J'aurois trop à faire, ſi je voulois épluche[r] toute vôtre Piéce, je n'en veux relever que les principales erreurs, encore aurai je aſſez d'ouvrage, ainſi je paſſerai ſous ſilence quantité de petites fautes. Par Ex : vôtre mot, *acoler*, qui dans la metaphore eſt toûjours du Stile bas ; je ne

ne dirai rien non plus ſur la pointe qui ſuit le Vers cité à la page 564. Je paſſe tout d'un coup au bas de cette page, où vous prenés ſi chaudement, le parti de vôtre Maitre de Droit naturel. Bien des gens ont admiré le tour d'Eſprit avec lequel vous mettés ſur ſon compte, tout ce que le Diſcours de Mr. P. P. avoit de déſobligeant, mais ceux qui ont raiſonné là deſſus, ont fort bien ſçu dire, que ſi ce Maitre avoit répondu lui même, il ſe ſeroit contenté de nier le fait qu'on lui reproche, ſans cependant défendre vos principes : Un Architecte ſe feroit il de la peine de dire qu'il n'a bâti qu'une mauvaiſe Maiſon, lors qu'il n'auroit eu, ni la place, n'y les matériaux néceſſaires, pour conſtruire un Palais ?

Je viens à l'Examen du Paragraphe prémier de la page 566. où ſur la Queſtion, s'il ſe gliſſa quelques unes des *Loix Roiales*, dans celles des 12. *Tables*, vous portés vôtre jugement de telle ſorte, que vous laiſſés le Lecteur dans l'embarras de ſavoir, ſi vous tenés pour l'afirmative, ou par la négative : Et malheureuſement pour vous, lequel de ces deux partis que vous embraſſiés, vôtre raiſonnement eſt ſujet à critique. Car ſi vous prenés celui de ſoutenir l'afirmative, on peut avec raiſon vous reprocher que l'autorité que vous allegués donne le contraire à entendre, puis que ſi toutes les *Loix Roiales* furent abolies, il n'eſt

pas

pas poſſible qu'on en ait mis dans les 12. *Tables*; 2°. On vous demandera en vertu de quoi vous prétendés que vôtre Critique n'oſeroit ſoutenir, que les *Decemvirs* en gliſſerent dans les 12. *Tables*. Si cela eſt raporté par des Auteurs dignes de foi, & qui lui ſoient connus : Y a t'il quelqu'un qui pût ou qui voulut le conteſter ? Vôtre plaiſanterie ſur ce ſujet eſt à mon avis aſſez fade, & vous ferés bien de n'en pas juger par ce que j'en penſe.

Que ſi vous ſoutenés la négative, comme il paroit que c'eſt vôtre intention, le Paſſage que vous allégués étant tiré tout au long, des Antiquités du *Baron Dempſter*, qui étoit dans ce ſentiment; Si disje vous niés qu'il ſoit entré aucune des *Loix Roiales* dans les 12. Tables, rien n'eſt plus aiſé que de vous convaincre d'erreur, & de vous prouver que cette Matiére vous eſt inconnuë.

Je ne veux point là deſſus, diſputer avec vous juridiquement, j'ai eu l'honneur de vous dire d'entrée que mes Etudes n'ont point été pouſſées plus loin que la Rhétorique, & je vous jure que *Barthole* eſt pour moi, ce que *Terence* eſt pour vous, c'eſt à dire, que je n'en connois que le nom; Je veux m'y prendre d'une autre maniére, mais pour cela je ſuis obligé de vous mener en Païs perdu : *Tite Live*, *Aulu-Gelle*, & *Macrobe*, me fourniroient

loient peut être quelque choſe ſur cette Matiére, ſi je voulois me donner la peine d'y chercher, mais je me contenterai du prémier Auteur qui me tombe ſous la main, c'eſt *Denis d'Halicarnaſſe* : Cet habile Hiſtorien, après avoir parlé de la Loi qui donnoit aux Péres, le pouvoir de vendre leurs Enfans juſques à trois fois, dit * *Sed ſublato regno, Decemviri, quibus à populo poteſtas data fuerat colligendarum & conſcribendarum legum, eam inter cæteras retulerunt, & extat in quartâ illarum XII. tabularum, quæ in foro poſitæ ita vocantur. Quod autem non Decemviri primi, in Rempublicam Romanam, hanc legem introduxerint, ſed multò ante latam & receptam, tollere auſi non fuerint, cùm ex multis aliis colligimus, tùm verò præcipuè ex Numæ Pompilii legibus, in quibus etiam ita ſcriptum eſt.* Enſuite viennent les paroles de la Loi de ce ſecond Roi de *Rome*. Que dites vous, mon cher Monſieur, de ce Paſſage ; Ne ſemble t'il pas que *Ciceron* & *Denis d'Halicarnaſſe* n'aient écrit les deux lambeaux que j'ai cité d'eux, que pour faire voir, l'un que vous ne ſaves pas le Latin, & l'autre que vous n'entendés rien aux Antiquités ?

Je devrois préſentement vous ſuivre dans vos Réflexions ſur les Penſées de Paſcal, mais vous trouverés bon que je n'en faſſe rien. De l'humeur

* Pag. 53. de l'Edition d'Henri Etienne de 1588.

l'humeur dont vous me paroiſſés être, vous ne manqueriés pas de me répondre, & cela m'engageroit dans une Diſpute, où je vous avoüe qu'il ne me ſoucie pas de perdre mon tems : Dailleurs, Monſieur, permettés s'il vous plait que je ne donne point la Comédie au public, & que je profite de vôtre Exemple, pour ne lui pas ſervir de riſée. Une antre raiſon qui m'empêche de vous dire tout ce qu'il y a à répondre ſur vos Reflexions ; c'eſt, que convenant volontiers de la ſupériorité de *Paſcal* ſur *Voltaire*, je ne veux point écrire en faveur de ce dernier, contre le prémier. *Paſcal* m'a paru de tout tems reſpectable, c'eſt le moins que je puiſſe dire d'un Homme que *Bayle*, qui étoit ſi bon Connoiſſeur apelle, *l'un des plus ſublimes Eſprits du Monde.* * Et franchement il me paroit, qu'il y auroit chez moi bien de la témérité de l'ataquer, je ne ſuis pas à cet égard auſſi brave que vous, qui vous faites fort de diſputer contre *Montagne* & *Voltaire* ; j'ai trop petite opinion de mes forces. A propos de l'eſpèce de défi que vous faites à ces deux Auteurs, obligés-moi, de me dire ce que vous penſeriés, ou piûtôt ce que vous croiés que penſaſſent 5. ou 6. Perſonnes qui ſeroient dans une Chambre, & qui verroient *Montagne* & *Paſcal*, dans une autre à côté, diſputer ſur l'homicide de ſoi-même : Sans doute elles

* Bayle dans ſon Article.

elles prêteroient toute leur atention, pour profiter d'une Converſation auſſi ſavante. Que ſi *Voltaire* venoit prendre le parti du prémier, contre le ſecond, vous jugés bien que l'atention augmenteroit, s'il étoit poſſible; mais ſi par un efet riſible du hazard Mr. J. G. P. J V. D. venoit ſervir de ſecond à *Paſcal*, & faire face à *Voltaire*, quelle idée croïés vous que cela fit naître chès les Ecoutans? Il n'y en auroit pas un qui ne dit de cet aſſemblage, ce qu'*Horace* dit de celui qu'il dépeint ſi burleſquement au commencement de ſon *Art Poëtique*:

Spectatum admiſſi riſum teneatis Amici.

Croïés-moi, Mr. il y a des afaires, où il n'*eſt pas* prudent de ſe mêler, lorſque gens fort au deſſus de nous y ſont intéreſſés, à moins que comme l'*Angeli* le diſoit au Comte de *Nogent*, * vous ne me répondiés, que vous & moi pouvons y être ſans conſéquence.

Je finis après cette ſeule remarque: C'eſt que pour un Homme qui veut donner des Leçons de Critique, je ſuis ſurpris que vous en aïés, ou ignoré un des prémiers principes, ou ſi vous l'avés ſû, que vous vous ſoïés ſi peu ſoucié de le mettre en pratique; je veux parler du ſoin que doit prendre tout Homme qui en critique un autre, d'ôter à ſon Lecteur, ſinon tout ſujet de répréhenſion, au moins le plus qu'il lui

D eſt

* Baile Article Bautru litt. A.

eſt poſſible, & en vérité vous avés ſi peu agi en conſéquence, qu'il ſemble que vous n'aiés donné au Public vôtre derniére Critique, que pour réveiller celle des autres. Ignorés-vous, Monſieur, que:

Turpe eſt Doctori, cum culpa redarguit ipſum.

Si donc à l'avenir vous voulés vous faire imprimer, choiſiſſés quelqu'autre ſujet. Que ſi vous voulés abſolument reprendre les autres, atendés-vous à vous voir quelque jour redreſſer aigrement, & à vous oüir dire à la fin,

Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou vous taiſés ſur les Ecrits des autres.

Je ſuis, &c.

N..... *Vôtre*, &c.

Le 20. Janvier 1739. *Y... de R...*

NEGLIGENCE PUNIE.

UN *Gentil home Anglois* qui demeuroit ordinairement dans ſes Terres, à quelques Journées de *Londres*, avoit fait étudier ſon Fils ſous ſes yeux, avec beaucoup de ſoin. Il lui avoit déja donné quelque teinture du *Droit* dans

dans la Maiſon paternelle ; mais il étoit dificile qu'il y aquit des connoiſſances un peu etendues. Le voïant près des vingt ans, il prit le parti de l'envoïer dans la Capitale. Il le logea dans le *Temple*, où ſont les jeunes Avocats, qui veulent ſe former aux Afaires du Bareau. Le Gentilhomme étoit diſtingué par ſa Pieté, & il avoit taché d'inſpirer les memes ſentimens à ſon Fils. Il craignit, avec raiſon, que le jeune Homme, livré à lui-même, n'oubliât les bons principes qu'il avoit pris tant de ſoin de lui donner. Pour le prémunir contre les tentations, ſi fréquentes dans une grande Ville & ſi dangereuſes pour la Jeuneſſe, il prit le ſage parti de lui recommander fortement la Lecture de l'*Ecriture Sainte*. Il lui avoit fait relier une Bible fort proprement, & en la lui remettant, il l'exhorta à en faire ſa principale Etude. *J'entens*, lui dit le ſage Pére, *que tous les matins vous commenciés vos Etudes par un Chapitre de l'Ecriture. Pour cela le meilleur ordre à ſuivre, c'eſt de commencer par les Livres* du Nouveau Teſtament, *& vous viendrés en ſuite à* l'Ancien. *Ce doit être là pour vous une Règle inviolable. Souvenés-vous que je veux abſolument que cette importante Etude, marche toûjours la prémiére. Je dois ajoûter, & prenés bien garde à ce que je vous dis, qu'il y a beaucoup à gagner pour vous à faire règuliérement cette Lecture.* Le jeune Homme le promit autentiquement, &

ſon Pére ne manqua pas de lui en rafraichir fréquemment la mémoire par ſes Lettres.

Après un ſéjour d'environ deux ans, le Gentil homme vint voir ſon Fils à *Londres*, & ne jugea pas à propos de l'en avertir d'avance. Il parut un matin dans la Chambre du jeune Avocat: Il lui demanda raiſon & de ſa Santé & de ſes Etudes. La Bible ne fut pas oubliée. On demande ſi elle n'eſt pas bien-tôt achevée, & on la veut voir. Le Fils, un peu déconcerté, va foüiller au fond d'un Cofre, où elle ſe trouve enſevelie ſous un tas de Hardes. Enfin elle paroit, mais ſi brillante, que les yeux du Gentil homme en furent fort bleſſés. *Il me paroit*, dit il à ſon Fils, *que vous ne l'avés guère maniée. La voilà auſſi neuve, que quand je vous la remis. Elle n'a rien perdu, entre vos mains, de ſon prémier luſtre.* Le jeune Avocat, qui vouloit ſe former de bonne heure à ſavoir colorer une mauvaiſe Cauſe, répond; *Qu'il eſt vrai qu'il a conſervé ſa Bible avec ſoin, qu'il a été attentif en la maniant de ne la pas gâter; mais que s'il la produit en ſi bon état, il n'en faut pas conclure qu'il l'ait lûe moins régulièrement.* „ Nous ver-
„ rons bien tôt ce qui en eſt, *répliqua le Pére.*
„ J'avois mis une Note manuſcrite dans *la pré-*
„ *mière Epître de* ST. PAUL *à Timothée*, & une
„ Note qui vous convenoit fort. Elle doit être
„ à côté de ces Paroles du *Chap. IV.* ℣ 8. *La*
„ *Pieté eſt utile à tout; elle a les promeſſes de la*
„ *Vie*

„ *Vie préſente, auſſi bien que de celle qui eſt à* „ *venir.* Le Papier s'y trouva éfectivement, & contenoit une Note, ou un Commentaire d'une eſpèce ſinguliére. C'étoit une Lettre de Change de 50. *Livres Sterling*, que le Pére avoit gliſſé dans cet endroit là, & dont il avoit voulu gratifier ſon Fils, en recompenſe de ſon éxactitude à lire l'*Ecriture Sainte.* Le Pére la reprit froidement, la mit à ſa poche, & dit au jeune Homme: *Je ſuis fâché que vous n'aïez ſû faire aucun uſage de la Gloſe que j'avois crû devoir ajouter au Texte. Il me ſemble qu'elle n'étoit pas tout-à fait à mépriſer.*

Le jeune Juriſconſulte fut fort capot d'avoir manqué un ſi beau coup. Le Liévre, qui avoit été ſi longtems ſous ſa main, ſortit enfin du gite à ſes yeux, ſans qu'il pût s'arrêter, & il n'y revint plus.

ELOGE DE M. CROMMELIN,

Paſteur & Profeſſeur dans l'Egliſe & dans l'Academie de Genève, mort le 12. Janvier 1739.

MR. PIERRE CROMMELIN naquit a *Lion* en 1683. Il étoit Fils de *Pierre Etienne Crommelin*, & de *Françoiſe Seignoret* * Dès l'âge de deux ans il vint à *Lauſanne* avec ſa Mére, Dame d'un trés grand mérite, & d'une pieté exemplaire. Il commença là ſes Etudes, & les acheva enſuite à *Genève*. Sa timidité & une trop grande défiance de lui même, le laiſſérent aſſés longtems indéterminé s'il embraſſeroit le St. Miniſtère; mais encouragé par ſes Profeſſeurs, qui voioïent en lui de trés beaux talens, il pourſuivit ſon prémier deſſein, & l'année 1706. il reçût l'impoſition des mains. Il deſſervit conſécutivement trois Egliſes de la Campagne, & en 1718. il fut apellé à éxercer ſon Miniſtère

* Armand ou Aman Crommelingh, ſon Triſaïeul, vivoit de ſes Rentes à la Campagne, aux environs de Courtrai en Flandres, lors que le Duc d'Albe voulut faire recevoir l'Inquiſition aux Pais-Bas. Cet Armand laiſſa 5. fils, qui s'établirent en divers endroits. Jean fixa ſon ſéjour à St. Quentin, ou etant naturaliſé François, il retrancha les deux derniéres Lettres de ſon nom. Il eut trois Fils, dont chacun fut la tige d'une nombreuſe poſtérité. L'un apellé Adrien ſe maria à St. Quentin, & entr'autres Enfans il eut Pierre Etienne Cromelin qui ſe domicilia à Lion.

Miniſtère dans la Ville. Chacun ſait de quelle maniére il en a toûjours rempli les devoirs. Il entendoit trés bien l'art de prêcher. Ses Sermons avoient une onction & une délicateſſe peu communes; une belle ſimplicité y règnoit; il excelloit ſur tout dans les détails de la Morale, qu'il manioit trés habilement. Et qu'elle n'étoit pas ſa dextérité pour cõduire l'Egliſe? Il avoit cette fermeté, ce courage, & cette douceur qui ſiéent ſi bien aux Miniſtres de J. C. Rien n'échapoit à ſon exactitude & à ſa vigilance.

Mr. *Crõmelin* ſe ſeroit volontiers borné à ſa qualité de Paſteur. Mais les ſollicitations de ſes Amis, qui connoiſſoient ſon mérite & ſes *lumiéres*, lui firent prendre le parti de diſputer la Chaire de Profeſſeur en Belles Lettres, qui ſe trouvoit vacante par la Promotion de Mr. MAURICE à celle de Profeſſeur en Langues Orientales *.

Mr. *Crommelin* ſubit l'Examen ordinaire avec beaucoup d'honneur, & fut élû Profeſſeur en 1719.

Les Humanités avoient été toûjours ſon Etude favorite, & il n'a jamais ceſſé de perfectionner & d'augmenter ſes connoiſſances à cet égard. Extrémement actif & laborieux, il n'y a point d'Auteur *Grec* & *Latin* qu'il n'eut lû, la plume à la main, & il n'a ceſſé d'étudier que lors qu'il a ceſſé de vivre.

* Aujourd'hui trés excellent Profeſſeur en Théologie.

Il y a d'habiles gens, qui malgré tout leur ſavoir ne ſont point propres pour enſeigner; il faut un certain tour d'Eſprit que de grandes lumiéres ne donnent pas. Mr. *Crommelin* entendoit parfaitement l'Art d'inſtruire; il s'enonçoit avec facilité; & comme il avoit le goût excellent, il en inſpiroit à ſes Diſciples. Il leur aprenoit à ſavourer la beauté & l'élégance des Auteurs qu'il leur expliquoit. Si quelques dificultés les arrêtoient, il les leur aplaniſſoit, avec une douceur & une patience admirables, & de bons Génies avoient en lui un Guide incomparable, qui les mettoit en état de faire de rapides progrès.

Cet Emploi ne pouvoit être dans de meilleures mains. Mr. *Crommelin* en a fait toutes les fonctions d'une maniere très diſtinguée. Animé par l'éxemple de ſon Prédéceſſeur, Mr. *Maurice*, il ne laiſſoit rien à déſirer. Il ſe conſacroit entiérement à ſes devoirs, & on ne pouvoit mieux s'en aquiter.

Les Harangues qu'un des Ecoliers récite, le jour des Frémotions, ſont de la compoſition du *Profeſſeur aux Belles Lettres*, & il eſt certain que pendant tout le tems que Mr. *Crommelin* les a compoſées, on les écoutoit toûjours avec un très grand plaiſir. Rien de plus ingénieux. E les rouloient pour l'ordinaire ſur un ſujet des p us plaiſans, & il faiſoit parler ſon Ecolier, non en Profeſſeur, mais en jeune Homme qui aime

aime à s'égaïer. Je ne doute pas que ces petites Piéces ne plaiſent au Public, ſi on veut les lui communiquer.

Mr *Crommelin* ne réuſſiſſoit pas moins bien dans des Diſcours plus graves. Il en a prononcé en qualité de Recteur de l'Académie, où l'on voioit une Erudition bien choiſie, ornée d'une très belle Latinité; ſans parler de divers autres, qu'il faiſoit à ſon tour, comme Profeſſeur; pour répondre aux Queſtions de Literature ou d'Hiſtoire que l'on lui propoſoit.

Mais pour avoir une juſte idée de celui que la Mort vient de nous enlever, il faut connoître les qualités de ſon Cœur. Ce n'eſt pas le flater que de dire que c'étoit un véritable *Homme de bien*. Sa Candeur, ſa Droiture s'eſt ſoutenue juſqu'à la fin. On avoit en lui une Perſonne ſur la probité de laquelle on pouvoit compter ſûrement Il deteſtoit juſqu'aux aparences de l'obliquité: Il rendoit juſtice à tout le Monde; il aimoit l'ordre & la ſubordination; il vouloit que chacun eut du zèle, & il en donnoit le prémier l'éxemple. On lui entendoit dire ſouvent, qu'il ne faloit pas être Eſclave de ſon repos & de ſa ſanté, & que nous étions apellez à agir, dût il nous en couter la Vie: Voilà ce qu'il répondoit à ceux qui l'éxhortoient à prendre du relâche. Il préferoit ſon devoir à tout, & il ne perdoit jamais de vûë ce grand Jour où nôtre conduite ſera éxaminée. Il parloit de lui-même avec une modeſtie,

deſtie, où il n'entroit aucune afectation; il ne cherchoit point à ſe faire valoir; il n'envioit la réputation de qui que ce fut, & il auroit volontiers conſenti à être oublié de tout le Monde, à l'exception d'un petit nombre de Perſonnes choiſies, qu'il aimoit véritablement, & dont il étoit tendrement aimé.

Ses Diſcours repréſentoient fidèlement les ſentimens de ſon Ame. Il ne ſavoit point ſe contrefaire. Il eſtimoit ceux qu'il aſſuroit de ſon eſtime. La flaterie & de vains complimens, ne compatiſſoient pas avec ſon Caractère, qui étoit un Caractère franc & ouvert; mais on ne l'en chériſſoit pas moins. Il avoit tout l'Eſprit imaginable, ſa converſation étoit des plus fines & des plus ſpirituelles; il aſſaiſonnoit tout ce qu'il diſoit d'un ſel qui plaiſoit infiniment, & on trouvoit en lui l'utile & l'agréable. Il raiſonnoit très bien ſur toutes ſortes de ſujets, & pour un Homme de Lettres fort ataché à ſon Cabinet, il eſt ſurprenant qu'il eut un ſi grand uſage du Monde. L'aplication qu'il donnoit à ſes Etudes, ne changeoit rien à ſon humeur, & quand on le voïoit en Compagnie, on ne s'apercevoit point de cette multitude d'afaires, dont il étoit ſans ceſſe ocupé. Il paroiſſoit toûjours ſerein & toûjours très aimable.

Mr. *Crommelin*, de retour chès lui, & au milieu de ſa Famille y conſervoit cette même humeur. Il avoit en ſon Fils & en ſa Fille un Ami & une Amie. Il raiſonnoit avec eux d'une maniére

niére très cordiale, & avec cette ouverture de cœur qui lui étoit ſi naturelle. Ces dignes Enfans d'un tel Pére, n'avoient point d'Ami qui mérita mieux leur confiance, que celui à qui ils devoient la Naiſſance. Mais ils ne devoient pas le poſſéder long-tems, & depuis quelques années, il y avoit lieu de craindre que ſa fin ne fut pas éloignée. S'étant démis la Cuiſſe par une chûte, il perdit peu à peu ſes forces; il marcha depuis lors avec une très-grande difficulté. Une extrême foibleſſe, jointe à un engourdiſſement preſque total, le jetta dans une langueur qui fut regardée comme mortelle. La Fiévre étant ſurvenuë, il fut ſans connoiſſance, pendant pluſieurs heures; & le Lundi 12. de Janvier ſur le minuit, il rendit l'Eſprit, âgé de 56. ans & quelques Mois.

Il a eu la conſolation dans ſa Maladie de voir Mr. *Crommelin*, ſon Fils, en état de faire ſes Leçons; & le Conſeil, pour tèmoigner combien il conſidéroit le Défunt, deux jours après ſon Convoi funèbre, acorda à Mr. *Crommelin* le Fils, le titre de Profeſſeur honoraire en Hiſtoire Civile. On a beaucoup à atendre du Fils d'un ſi grand Maitre, qui a du mérite & de l'honneur. L'idée avantageuſe qu'il a déja donnée de ſes lumiéres & de ſes talens ne permet pas de douter, qu'il ne marche dignement ſur les traces du célebre Profeſſeur qui lui a donné le jour.

Fortes creuntur fortibus ac bonis.
Uno avulſo non deficit alter aureus.

LA NECESSITE DE MOURIR.

ODE

D'UNE Aile rapide & legére,
Vers ſon penchant le tems s'enfuit,
Et dans ſa courſe paſſagére,
Conſume ce qu'il a produit.
Semblables à l'Eau fugitive,
Qui ſuit la pente de ſa rive,
Et ne connoit point de retour,
Nos Jours avancent vers leur terme,
Et le Cercle qui les enferme,
Les engloutit dans ſon contour.

Comme l'impétueuſe rage,
Des Vents déchainés dans les Airs,
Impitoïablement ravage;
Le tranquile Empire des Mers;
Ainſi mille affreuſes tempêtes,
Grondent ſans ceſſe ſur nos têtes,
Sans nous donner aucun repos;
Et toûjours à la crainte en proïe,
Nous ne goûtons jamais de joïe,
Que ne ſuivent les plus grands maux.

Après de fâcheuſes diſgraces,
Et de dures fatalités,
Qui marchent toûjours ſur nos traces
Dans ce ſéjour d'infirmitez;
La Mort crüelle, inéxorable,
Et de butin inſatiable,
Tranchera le fil de nos jours;
Et dans de ténèbreux Abîmes,
Foibles & tremblantes Victimes;
Nous engloutira pour toûjours.

Nat

Nos vœux, nos larmes, nos promeſſes,
Ne peuvent fléchir ſes rigueurs,
Elle ſe rit de nos foibleſſes,
Comme elle fait de nos grandeurs;
Quelqu'élevés que ſoient les Hommes,
Il nous faut tous tant que nous ſommes,
Lui paier le fatal Tribut;
Marchant par des routes diverſes,
Après pluſieurs longues traverſes,
Nous parviendrons au même but.

La plus aimable des Journées,
A le ſort du plus triſte Jour;
Les plus agréables Années;
S'en vont ſans eſpoir de retour.
Les vaſtes & puiſſans Roiaumes
S'éclipſent comme des fantômes,
Qui trompent nos yeux éblouis;
Les Monumens les plus célèbres,
Enſevelis dans les ténèbres,
Se ſont enfin évanouis.

Héros, dans la Guerre invincibles,
Vous, qui de la Gloire amoureux,
Tâchez par des Exploits terribles,
De rendre vôtre Nom fameux;
Monſtres avides de carnage,
Ceſſés de vanter vôtre rage,
Et vos Lauriers baignez de pleurs;
Vôtre Gloire eſt imaginaire,
Vôtre Valeur trop ſanguinaire,
Ne ſe plaît que dans les horreurs.

Cou-

Couverts de foudroiantes Armes,
Vous paroiſſez au Champ de Mars;
Parmi les feux & les alarmes,
Vous allez braver les hazards.,
Par tout vous lancez le Tonnerre;
Vos Ennemis mordent la Terre,
Rien ne réſiſte à vôtre bras;
Les plus Vaillans prennent la fuite,
Ils évitent vôtre pourſuite,
Et vous laiſſent ſeuls aux Combats.

Mais quel éfroiable Spectacle,
Frape mes yeux épouvantez!
Qui vient d'operer ce Miracle,
Qui ſurprend mes ſens enchantéz?
Que deviennent ces Cœurs ſublimes?
Où ſont ces Heros magnanimes,
Qui devant eux faiſoient tout fuir?
Quoi donc! ces Guerriers indomptables,
Qui paroiſſoient ſi redoutables,
Au ſort ſont contraints d'obéir?

Ils tombent frapez de la foudre,
Qui briſe leur Chef orgueilleux;
Leurs Lauriers ſont réduits en poudre;
Leurs Noms périſſent avec eux.
Où ſont ces brillantes Fortunes?
Non, les Ames les moins communes,
Ne ſauroient braver les Deſtins.
Des Cieux la ſuprème vengeance,
Confondant leur vaine arrogance,
Les égale aux plus vils Humains!

Les

Les Souverains Maitres du Monde,
Par des éforts impérieux,
A ſerviſſent la Terre & l'Onde ;
A leurs deſirs ambitieux,
Leurs Richeſſes ſont innombrables ;
Leurs Tréſors ſont inépuiſables ;
Des Peuples ils ſont adorez ;
Leurs Flateurs ſoigneux de leur plaire,
N'oſent parler, n'oſent ſe taire,
Que ſelon leurs Décrets ſacrez.

Suivis d'une Cour éclatante,
Dont on les voit environnés ;
Dans le ſein d'une Paix charmante,
Ils coulent des Jours fortunez.
Chacun compoſe ſon Viſage,
Sa Voix, ſon geſte, ſon langage,
Sur ces Arbitres tout-puiſſans ;
Des Ris la Troupe enchantereſſe,
Eloigne d'eux toute triſteſſe,
Par ſes mélodieux accens.

Mais les Parques impitoiables,
Qui tiennent nos Jours dans leurs mains,
Se montreront inéxorables
Envers ces Maitres des Humains ;
De leur faux bonheur, le menſonge,
Diſparoitra comme un vain ſonge ;
Dont le charme dure un moment.
Dans ce Jour, à jamais funeſte,
Tout l'avantage qui leur reſte,
C'eſt de mourir ſuperbement.

AUX EDITEURS,

A l'ocaſion d'un endroit des Cauſes célèbres de Mr. GAIOT DE PITAVAL.

MESSIEURS,

JE n'aurois jamais crû que l'envie de me voir imprimé, pût me tenter au point de vous demander une place dans vôtre Journal. Mon indoléce m'étoit un ſur-garant à cet égard; mais il eſt dificile de ne ſe pas réveiller, quand on voit l'honneur de ſa Nation injuſtement ataqué, & qui plus eſt par des Auteurs polis, qui ſe font lire avec plaiſir.

Qui croiroit que c'eſt de Mr. GAIOT DE PITAVAL, dont je veux parler? C'eſt cependant lui qui a donné lieu aux Réflexions que je vais faire, à l'ocaſion de ce que j'ai lû dans le *Mercure de France* Juin 1738. Pag. 1389. Dans l'Extrait qu'on y fait des deux derniers Tomes des *Cauſes célèbres*, l'Auteur voulant juſtifier ſa Nation ſur le reproche qu'on lui fait, d'aimer exceſſivement les Procès, prétend que cela arrive, *parce que les François ſont plus ingénieux que les autres Peuples, & par conſéquent plus propres à mieux diſputer les Biens qu'ils*

qu'ils poſſèdent, qui ceux qui manque de talens, ne peuvent pas les défendre. Et ceux qui, ſuivant Mr. de *Pitaval*, manquant de ces heureux talens, ſont les *Turcs* & les *Suiſſes*: Voici comme il s'exprime. *Si avec le bon ſens qu'on veut leur atribuer* (aux Turcs & aux Suiſſes) *ils avoient, comme les François, un Eſprit de reſſource, ils plaideroient avec la même ardeur & auſſi long tems qu'eux, & ils auroient des Procureurs auſſi rafinés qu'eux. C'eſt donc un faux raiſonnement, dit il, de conclure, que parce que la Juſtice a banni la Chicane, leurs Ames ſont privilégiées, & éxemtes de la cupidité; ils doivent le bonheur qui règne dans leurs Tribunaux, plûtôt à l'indigence des reſſources de leur Eſprit qu'à leur droiture, & au détachement de leurs Biens.*

Nous voilà donc, graces à Mr. *de Pitaval*, pour la prémiere fois aſſociés avec les *Turcs*. Societé autant nouvelle que glorieuſe. Sans doute que ce célèbre Avocat a cru avoir beſoin de ce Trait de nouveauté, pour piquer la curioſité de ſes Lecteurs, & les empêcher de tomber dans le degoût & dans l'ennui: car que ne peut pas ſur l'Eſprit des François, un Tableau dans lequel on repréſente un aſſemblage de *Suiſſes* & *de Turcs*. En voilà de reſte pour faire acourir les *badauts* & s'en faire aplaudir à toute outrance. Pour nous, nous tenons à honneur une aſſociation dans un cas ſemblable,

& nous nous réunirons volontiers avec les *Turcs*, pour rendre à Mr. *de Pitaval* des remercimens publics: En atendant ce grand jour, je crois devoir avertir Mr. *de Pitaval*, à peu près, de ce à quoi il doit s'atendre. La *Nation Suiſſe* le fera peindre comme voulant eſcalader le *Mont Parnaſſe* avec cette Deviſe: *Vox prætereaque nihil*, & ce Quatrain au bas du Portrait.

Gaiot dans le ſacré Vallon
Suivoit Demoſtène à la Piſte
Alte là, lui dit-on, montre nous le Talon,
On ne reçut ici jamais aucun Copiſte.

Pour Mrs. les Turcs; à juger du ſentiment de leur Nation par celui de quelques *Muſulmans* que j'ai conſulté, & qui ſont de mes Amis, le Tableau eſt aſſés de leur goût; mais ils ſoutiennent que le Quatrain n'en vaut rien, manquant de Sel à la Turque. Voici celui qu'ils voudroient y ſubſtituer:

Gaiot méconnoiſſant ſon être
A côté d'Apollon voulut être inſtalé:
Je le veux, dit ce Dieu, je te ferai paroître
Gaiot tu ſeras empalé.

En atendant que Mr. *de Pitaval* nous faſſe connoître confidemment, lequel de ces deux Quatrains ſeroit le mieux à ſon gré, je paſſe à l'Examen du Trait frapant qu'il a lancé contre nous.

„ Les

„ *Les Turcs & les Suiſſes*, dit il, *doivent le* „ *bonheur qui règne dans leurs Tribunaux, plû-* „ *tôt à l'indigence des reſſources de leur Eſprit,* „ *qu'à leur droiture & au détachement de leurs* „ *Biens*. N'eſt-ce pas là un joli Portrait des deux Nations combinées ? Suivant la plus naturelle interprétation des termes, dont cet Auteur ſe ſert, ce n'eſt pas manque de mauvais Cœur ; mais c'eſt par imbécilité ou par bêtiſe, que nous ne trainons pas les Procès en longueur, comme on fait en *France*. Où ſont la pudeur & la bonne foi de Mr. *de Pitaval*? A-t'on jamais dit rien de plus impertinent ſur le compte des deux Nations qu'il ataque ? Mr. *de Pitaval* connoit les *Turcs* & les *Suiſſes*, ou il ne les connoit pas. S'il ne les connoit pas, n'y a-t'il pas de la témérité d'oſer les afronter ſans s'embaraſſer des conſéquences ? Eſt il un Docteur aſſés hupé, pour ſe flater d'en impoſer ſans preuves, ſur ce qu'il avance ? L'air triomphant avec lequel il décide, prouve que ce ſont ſes idées ; & c'eſt là un titre, ſinon favorable à ſa prudence, au moins à ſa préſomption. S'il connoit ces Nations, je lui demanderai, en qualité de *Suiſſe* (laiſſant aux *Turcs* le ſoin de répondre pour eux) s'il a voiagé dans nos Cantons, & quelle connoiſſance il y a faite ? S'il peut répondre en Conſcience, que les *Suiſſes* qui ont quelque teinture des Lettres, ou même ceux qui n'ont

que le Bon ſens, qu'on leur atribue communément, ſoient gens à ſe laiſſer emporter leur bien, plûtôt par *l'indigence des reſſources de leur Eſprit*, que par d'autres motifs, je paſſe condamnation. Je dis plus, il eſt tres faux que l'acharnement aux Procès ſoit toûjours une preuve *d'un Eſprit de reſſource*. Cela eſt ſi vrai, qu'il y a environ Cent ans, que les Procès étoient de fort longue durée dans le Canton de *Berne* en particulier, & les Habitans extrêmement imbus de l'Eſprit de Chicane: C'eſt ce qui n'a pas lieu aujourd'hui, au moins dans le même degré. Oſeroit-on dire que dans ces tems reculés, les Hommes étoient plus remplis *de cet Eſprit de reſſource*, qu'ils ne le ſont à preſent? C'eſt ce que je ne crois pas. Voila un fait qui dément préciſément le principe de Mr. *de Pitaval*, & qui fait crouler ſon Edifice par les fondements. Il eſt ſurprenant qu'un Auteur qui veut paroitre Philoſophe & Homme de Lettres, oſe avancer un pareil paradoxe, & de plus qu'il l'aplique au Caractère des *Suiſſes*.

Quand il ne ſeroit jamais ſorti de ſa Province, ne peut on pas lui reprocher, avec juſtice, de méconnoitre les Hommes celèbres qui font honneur à la *Nation Helvétique*. Ces Grands Hommes que la *Suiſſe* a produit ne ſont-ils pas des preuves parlantes, que ce n'eſt point *l'indigence des reſſources de l'Eſprit* ni la *Bêtiſe*, qui

qui fait le Caractère de la Nation. Je puis lui citer pour garant, des Auteurs célèbres en tout genre d'Erudition : Tels ſont les WERENFELS, les TURRETIN, les OSTERVALD &c. pour la *Théologie* ; les BERNOULLI, les DE CROUSAZ, les SCHEUCHZER, les DE TREITORENS &c. pour la Philoſophie & les Mathématiques ; les ISELINS, les TANJOLA, les BATTIER, les WETTSTEIN, les WALKIRCH, les BURCKARDT, les MOUTACH, les ZEHENDER, les DE BOCHAT &c. pour la Juriſprudence ; ſans parler d'un grand nombre de Perſonnes d'Eſprit, qui éxercent actuellement le Droit avec aplaudiſſement, & qui ſeroient trés en état de faire aſſaut avec Mr. *de Pitaval*, & de lui prouver, par leurs propres lumiéres, la fauſſeté de ſa ſupoſition.

Je veux bien, malgré les invectives de Mr *de Pitaval*, lui aprendre la véritable cauſe de la briéveté de nos Procès. Si elle ne vient pas de la droiture ou du détachement des biens, de la part des Particuliers, que cet Auteur craint de nous atribuer, nous en ſommes redevables à la droiture des intentions de nôtre Souverain, (*) qui depuis environ un Siécle a extrèmement abrégé la Procédure. Dès lors, il n'eſt permis de produire que quatre Piéces au Procès ; après quoi la Procédure eſt fermée, & on n'eſt plus à tems d'y rien ajouter. Ce Souverain

* LL. EE. de Berne, de qui l'Auteur eſt ſujet.

verain judicieux, qui ne cherche qu'à rendre ſes Sujets heureux, a auſſi défendu toutes Queſtions incidentes & acceſſoires, qui ne feroient pas directement au fond du Procès; de ſorte que quelque *Eſprit de reſſource*, que nos Plaideurs aïent, il leur eſt impoſſible de le mettre en œuvre. Avec de pareilles Loix & des Juges intègres, on pourroit défier les *Normands* les plus ruſés, & Mr. *de Pitaval* lui-même, de briller dans ce Païs, *par cet Art ingénieux, qui ſert ſi bien la convoitiſe des François.* C'eſt donc à la ſageſſe de nos Loix, & à la droiture du cœur de nos Magiſtrats, que nous ſommes redevables de ce que la Juſtice ſeule préſide dans nos Tribunaux, & que la Chicane n'oſe pas s'en aprocher. Que Mr. *de Pitaval* ne l'atribuë donc point à *l'indigence des reſſources de nôtre Eſprit.* J'aurois bien des choſes à ajouter; mais j'abandonne le Champ de Bataille à quelques célèbres Juriſconſultes de Suiſſe, qui pourront pouſſer plus loin cette Critique, & faire mieux connoître à Mr. *de Pitaval* le Génie, le Caractère & la Juriſprudence de la Nation. La Matière eſt de leur reſſort, & très-propre à faire briller leur Eſprit. Ma Lettre auroit été plus moderée, ſi l'Auteur des Cauſes célèbres nous avoit un peu plus ménagés.

Je ſuis, *&c.*

Vevai le 8. Décembre 1738. *D. B. M. D.*

NOU-

LIVRES NOUVEAUX.

ET PARTICULARITEZ LITERAIRES.

LAUSANNE.

SAMUELIS WERENFELSII *S. S. Theologiæ Doctoris, ejusdemque in Academia Basiliensi Professoris, Opuscula Theologica, Philosophica & Philologica. Editio altera ab Auctore recognita, emendata & aucta. Tomus primus. Lausannæ & Genevæ, sumptibus Marci-Michaëlis Bousquet & Sociorum* MDDCXXXIX. *cum privilegiis Sacræ Cæs. & Cath. Majestatis in*-4°. 550. Pages, y compris les Préfaces, l'Epitre dédicatoire & les Indices, avec le Portrait de l'Auteur.

C'est le titre du Tome I. de la seconde Edition des Opuscules Théologiques, Philosophiques & Philologiques de Mr. SAMUEL WERENFELS, Docteur & Professeur en Théologie dans l'Académie de *Bâle*.

Mr. RYHINER, Professeur en Logique dans la même Académie, & Neveu de l'Auteur, dont le goût & l'Erudition sont connus, a eu soin de cette Edition. Il avertit le Lecteur, dans une Préface très-bien écrite, que la Collection des Opuscules de Mr. *Werenfels*, dont Mrs. *Bousquet & Compagnie* viennent de publier le prémier Volume, est la seconde, si l'on a égard à celle qui parut à *Bâle* l'an 1718. en II. Tomes in-4°. mais qu'elle est la quatriéme Edition, par raport à deux autres, qui

l'avoient précédée : La prémiére en forme de Thèſes, ainſi que paroiſſent la plûpart des Ouvrages Académiques ; la ſeconde, qui parut en forme de Recuëil en deux petits Tomes, dont l'un fut imprimé à *Bâle*, & l'autre à *Amſterdam*.

La pureté & la clarté du ſtile, l'excellence des Penſées & la modération des Sentimens de Mr. *Werenfels* ſont généralement admirées. Le Nom ſeul de ce grand Théologien vaut un Eloge. Son Traité des *Logomachies des Savans*, lui a aquis, depuis long-tems, de l'aveu de tout le Monde, un Nom immortel dans dans la République des Lettres. Auſſi ces diférentes Editions ont été recherchées avec empreſſement, & les Savans verront ſans doute avec plaiſir, la belle Edition qui vient de ſortir des Preſſes de la Société d'Imprimerie de Mrs. *Bouſquet & Compagnie*.

En éfet, cette Edition fait honneur à l'Auteur, à l'Editeur & aux Imprimeurs. Elle eſt augmentée de huit nouvelles Piéces, qui tendent toutes directement ou indirectement, à procurer la réunion, ſi déſirée des Egliſes Proteſtantes. Ceux qui ont lû quelques Penſées de l'Illuſtre Mr. *Werenfels* ſur cette Matiére, inſerées à la fin de ſes excellens Sermons en François, pourront juger du prix de Piéces plus amples. Il y règne une ſolidité de Raiſonnemens, une Equité & une moderation dignes d'un Théologien également pieux, ſavant & célèbre, Tou-

Toutes ces excellentes qualités, ſi rares aujourd'hui, paroiſſent avec eclat dans les autres Ecrits de ce Volume, qui contient en tout XXIX. Pieces Théologiques, y comprit les huit nouvelles dont on vient de faire mention. On y aprend le droit que le Peuple Chrêtien peut avoir de juger des Articles de Foi : On y établit qu'aucun Homme n'a droit ſur la conſcience. La néceſſité & l'excellence de la Religion revelée dans l'Ecriture, y eſt expliquée avec beaucoup de force & d'évidence : La vérité des Miracles, dont l'Ecriture fait mention, y eſt diſcutée avec beaucoup de ſincerité, de jugement & de dextérité : Le zèle qu'on voit reluire par tout avec éclat, dans l'Ecriture, pour la Gloire de Dieu & les encouragemens qu'elle propoſe pour la Vertu, ſont traités d'une maniére également ſolide & pieuſe, & l'Auteur y donne des raiſons très convaincantes, pourquoi ces encouragemens, ont ſi peu d'efet ſur le commun des Chrêtiens : Les Savans, ſur-tout les Théologiens, aprendront dans cet Excellent Recueil, comment il faut expliquer l'Ecriture, & comment il faut traiter les Controverſes Théologiques. Enfin les Proteſtans de diférens partis, pourront s'inſtruire ſur l'importance & la néceſſité de leur reunion. Ouvrage ſi intéreſſant pour les uns & les autres, & ſur-tout pour la Gloire du ſouverain Maitre

Maitre, qu'ils ſont profeſſion d'adorer, & duquel ils ont reçû le nom de Chrêtiens.

Le ſecond Volume, qui contient les Piéces Philoſophiques & Philologiques du célèbre Mr. *Werenfels*, eſt actüellement ſous Preſſe. Il paroitra à la fin du Mois de Mars prochain. Les deux Tomes coûteront *Cinq Livres Dix Sols*, Monnoïe de Suiſſe, pour ceux qui auront ſouſcrit. On païera L. 4. en retirant actüellement le prémier Tome; & à la fin du Mois de Mars 1739. en recevant le ſecond Tome L. 1. 10. Après le Mois de Mars, cet Ouvrage ne ſe donnera pas à moins de L. 7. 10. Mrſ. *Bouſquet & Comp.* ſe ſoumettant à l'Amende d'un Louis d'Or, pour tous les Exemplaires qu'on leur prouveroit avoir donné, dès ce tems là, au prix de la Souſcription. On n'a rien épargné pour rendre cette Edition des plus belles & des plus correctes : Il a falu faire fondre exprès diférens Caractères *Hebreux* & *Grecs*, & châque Volume contiendra environ 600. pages ſur du beau Papier côlé & grande marge. On pourra ſouſcrire à *Bâle*, chez tous les Libraires; à *Berne* chez Mrſ. *Gottſchal & Comp.*; à *Zurich* chez Mrſ. *Conrard Orell & Comp.*; à *Genève* chez Mr. *J P. Jacobi*; à *Neüchâtel* chez Mr. *Boive*; à *Vevai* chez Mr. *Chenebié*; à *Yverdon* chez Mr. *Neubrandt* &c.

NANCI.

NANCI.

MR. *Pierre Antoine*, Imprimeur à *Nanci*, propoſe par Souſcriptions une nouvelle Edition du *Dictionnaire univerſel, François & Latin*, connu ſous le nom de *Trévoux*. La belle Edition qu'il donna en 1733. a été univerſellement aplaudie; mais le nombre d'Exemplaires qu'il tira alors, n'aïant pû ſufire à l'empreſſement du Public, il a crû devoir lui en donner une ſeconde Edition, qui ne ſera ni moins belle, ni moins éxacte que la prémiére, & qui la ſurpaſſera même, s'il lui eſt poſſible de mieux faire.

Cet Ouvrage s'imprime avec le Privilège & ſous l'Auguſte Protection de S. M. le ROI de POLOGNE, Duc de *Lorraine* & de *Bar*, à qui il eſt dédié.

Cette nouvelle Edition ſera ſur Papier fin, bien colé, très blanc, & avec une belle marge. On y emploïera des Caractères neufs, fondus exprès, & dont la beauté a déja ſatisfait le Public. Il ſera imprimé dans le terme de deux ans, à compter dès le 1. Mai 1739. On demande L. 54. Argent de France, pour le prix de tout le Livre en blanc, leſquelles ſe païeront en cinq termes; ſavoir, en ſouſcrivant 12. Livres; en recevant le prémier Volume autres 12. Livres; en recevant le ſecond encore 12. Livres; en recevant les troiſiéme

&

& quatriéme, on païera 9. Livres châque fois; & on ne donnera rien en recevant le cinquiéme Volume. On pourra ſouſcrire chez les principaux Libraires, & ſpécialement à *Neûchâtel* chez Mr. *Boive*. Les Souſcriptions ne ſeront reçûes que juſques au 1. Mai 1739. & ceux qui n'aurout pas ſouſcrit entre ci & ce tems là, païeront 5. Liv. d'augmentation par châque Volume. La nouvelle Edition propoſée coutera 6. Livres de plus que celle de 1733. Cette petite augmentation provient de ce que le Papier coute quelque choſe de plus, & de ce qu'il y a aparence que l'on n'en tirera pas la même quantité d'Exemplaires que la prémiére fois; cependant elle eſt encore à plus bas prix de L. 46. que celle de Paris qui coute L. 100.

PARIS.

ON nous a envoïé de Paris une Epitaphe de Mr. PETIT le Fils, Chirurgien Général & Major de l'Armée du Roi ſur le Rhin en 1735. mort en 1737. âgé de 27. ans. C'étoit un jeune Homme d'un mérite extraordinaire. On a imprimé ſon *Eloge Hiſtorique* fait par *Mr. Morand*, qui eſt une Piéce Oratoire au bon Coin. Voici l'Ephitaphe.

Ci git que ſa doûte Jeuneſſe
Rendit la gloire de ſon Art.
Voïant ſon ſavoir, ſa Sageſſe,
La Mort le prit pour un Vieillard.

LON-

LONDRES.

The History of London, by Mr. Maitland &c. C'eſt à dire, *L'Hiſtoire de la Ville de Londres par Mr. Maitland &c.*

L'Auteur de cet Ouvrage entre dans des détails fort curieux ſur l'Origine & la Fondation de la Ville de *Londres*, & il fait diverſes Remarques particulieres ſur la grandeur de cette Ville & ſur le nombre de ſes Habitans. Nous ne nous arrêterons point à donner un Extrait de tout ce que ce Livre renferme ; mais nous mettrons ſimplement devant les yeux de nos Lecteurs divers Calculs intereſſans & quelques Parallèles de cette Capitale d'*Angleterre*, avec d'autres Villes conſidérables. Ces comparaiſons feront connoitre la grandeur & le nombre des Habitans des unes & des autres.

Mr. *Maitland* prouve qu'il y a à *Londres* 5099. Ruës ; 95968. Maiſons, 171. Braſſeries, 207. Hôtelleries, 447. Cabarets à Vin, 5975. Cabarets à Biére, 551. Cafés, 1072. Boulangeries, 1515. Maitres Bouchers, 1214. Boutiques où l'on vend des Herbes & des Fruits, 8659. Maiſons où l'on vend de l'Eau de Vie Il évalue toutes ces Maiſons à *Vingt huit Millions, cinq cent quatre vingt douze mille, quatre cent ſoixante trois Livres Sterling,*

ling, seize Schellings, dix sols & demi; & la Rente annuelle qu'on en païe, se monte pour le moins à *Un Milion, neuf cent dix neuf mille, trois cent quatre vingt Livres Sterling*. Il recherche ensuite quel peut être le nombre des Habitans de cette grande Ville, & il éxamine pour cela les Listes des Morts que l'on a coutume d'y donner toutes les Semaines. Il remonte fort haut, pour faire voir comment par degrés ils se sont augmentés. Pour donner l'Histoire de ces Listes, il a eu recours aux Régitres des Clercs des Paroisses, aux *Observations Naturelles & Politiques de Mr.* GRAUNT, & aux Listes conservées dans la belle Bibliothéque du Chevalier SLOANE. En 1562. on s'avisa, pour la prémiére fois, de tenir à *Londres* un compte éxact des Morts, pour savoir si la Peste, qui faisoit alors de grands ravages, augmentoit ou diminuoit. En 1629. on commença à marquer dans ces Listes les différentes Maladies ou les accidens qui avoient emporté du Monde ceux que l'on avoit enterré, & enfin leur âge.

Mr. *Maitland* donne un Extrait des Bâtisés & des Enterrés, depuis 1604. jusqu'à 738. & il conclut, par ces Listes & par le nombre des Maisons, en comptant sept Personnes par Maison, que le nombre des Habitans de la Ville de *Londres* se monte aujourd'hui à 725903. Personnes.

L'Auteur remarque, que le nombre des Mâ-

les

les ſurpaſſe de beaucoup celui des Femelles, puiſque, depuis 1657. juſqu'à 1738. on a bâtiſé 619187. Enfans Mâles & ſeulement 585334. Filles; & que le nombre des Mâles enterrés dans cèt eſpace de tems, ſe monte à 994656. & celui des Femelles à 965298. Il fait voir par ces Liſtes, que de cent Perſonnes, il y en a environ quatre qui parviennent à l'âge de 70. à 80. ans; deux qui ateignent celui de 80. à 90. & que de deux cent, il n'y en a qu'une qui vive au delà de 90.

Venons maintenant aux Paralelles curieux que Mr. *Maitland* fait entre la Ville de *Londres* & les plus fameuſes Villes, tant anciennes, que modernes.

Il compare d'abord *Londres* avec *Ninive*, qui étoit l'ancienne Capitale de l'Empire des *Aſſiriens*. Ses Murailles avoient 480. *Stades*, c'eſt à dire, 60. *Miles Anglois* de circuit; mais comme ſes Ruës formoient des Quarrez environnés de Maiſons, dont l'eſpace intérieur étoit occupé par des Cours & des Jardins, le nombre de ſes Habitans n'étoit pas ſi conſidérable. Le Prophète JONAS dit, qu'il y avoit dans cette Ville au-delà de *ſix-vingt mille Perſonnes*, qui ne ſavoient diſtinguer entre leur droite & leur gauche, c'eſt-à dire, de petits Enfans. Selon la Méthode moderne de calculer, les Enfans ſont les trois dixiémes des Habitans d'une Ville. Supoſe donc qu'il y eut à *Ninive* 130000. Enfans, le nombre de ſes Habitans

bitans devoit monter à 403000. ce qui eſt 322903. moins qu'à *Londres*.

Il fait enſuite le paralele entre *Londres* & *Babilone*. Cette ſuperbe Ville, fondée par *Semiramis*, ou par *Belus*, fut agrandie par *Nabuchodonoſor*, & bâtie ſur le Plan de *Ninive*. Elle formoit un Quarré parfait. Aux 25. Portes qui étoient de chaque côté de ce Quarré, répondoient autant de Ruës, qui aboutiſſoient aux Portes du côté opoſé; de ſorte qu'il y avoit en tout 50. Rues, qui ſe coupoient à angles droits. Châcune avoit 15. Milles de long & 150. pieds de large. Comme ces Rues ſe croiſoient, elles formoient 676 Quarrez, dont châque côté avoit quatre Stades & demi; ce qui faiſoit 2. Milles & un quart de circuit. Mais l'Auteur de ces paralèles remarque; que l'intérieur de ces Quarrez étoit ocupé par des Cours & des Jardins; que quatre Ruës n'étoient bâties que d'un côté, étant bordées de l'autre par les Remparts; que les Maiſons n'étoient pas contigües, mais bâties à une certaine diſtance, pour avoir plus d'Air; qu'il y avoit des Edifices publics d'une grande étenduë, comme le vieux & le nouveau Palais, les Jardins, le Temple de *Belus*, les Quais, &c; & il conclut enfin qu'il n'y avoit à *Babilone* que 69703. Maiſons & 487921. Habitans.

Parallele entre Londres & Jéruſalem. L'Auteur du II. Livre des *Chroniques* Chap. XVII. V. 14.

℣ 14. 19. raporte, *que le Roi* JOSAPHAT *avoit* 116000. *Hommes de Troupes règlées, près de ſa Perſonne à* Jeruſalem, *ſans compter les autres qu'il avoit miſes dans les Villes murées par tout le Roiaume de Juda :* L'Hiſtorien JOSEPHE dit, *que lors que* TITUS, *Fils de* VESPASIEN, *mit le Siége devant* Jéruſalem, 2556 00. *Juifs ſe trouvérent enfermés dans l'enceinte des Murailles de cette Ville.* Surquoi l'Auteur *Anglois* remarque : 1°. Que DAVID aiant fait faire le denombrement de tout le Peuple, il ne ſe trouva dans toutes les Tribus que 1300000. Hommes propres à porter les Armes. 2°. Que les forces des Romains n'alloient pas au de là de 700000. Hommes d'Infanterie, & de 70000. de Cavalerie. 3°. Qu'il eſt impoſſible qu'une Ville, qui n'avoit que quatre Milles de circonférence, ait pû contenir au delà de Deux Milions & demi d'Hommes, comme *Joſephe* le prétend : Il conclut que le nombre des Habitans de *Jéruſalem* étoit tout au plus un cinquiéme de ceux de la Ville de *Londres.*

Il compare enſuite *Londres* avec l'ancienne *Rome. Vopiſcus* dit, que les Murailles de la Ville de *Rome* avoient, du tems de l'Empereur AURELIEN, 50. Milles de circuit, *Lipſius* donne à cette Ville 100. Milles de circonférence ; & ſelon *Voſſius*, en comptant ſes Fauxbourgs, elle étoit dixhuit fois plus grande que les deux Villes de *Londres* & de *Paris*

priſes enſemble. Mr. *Maitland* réfute ces opinions par divers Argumens. 1°. Il paroit par pluſieurs Inſcriptions anciennes, & par d'autres Monumens, que l'Empereur HONORIUS répara les Murailles de la Ville de *Rome*, qu'ALARIC, Roi de *Goths*, avoit ruinées. Ces Murailles n'avoient que dix milles de circuit, & cependant elles étoient de la même étendüe que du tems d'*Aurelien*. 2°. Le nombre des Rües de *Rome* ne ſe montoit, ſelon *Pline*, qu'à 265. ou, ſelon *Publius Victor*, à 424. nombre trop petit pour compoſer une Ville de 100 Milles de circonférence. 3°. La Ville de *Fraſcati*, qui eſt l'ancien *Tuſculum*, où Ciceron avoit ſa Maiſon de Campagne, étoit à la même diſtance de l'ancienne *Rome*, qu'elle eſt à préſent de *Rome* moderne. On ne s'eſt pas moins trompé, *dit l'Hiſtorien Anglois*, ſur le nombre des Habitans de l'ancienne *Rome*, que ſur l'etendue de cette Ville. La ſource de l'erreur vient de ce qu'on a confondu les *Tribus ruſtiques* avec les *Tribus* de la Ville. Un Auteur moderne, loin de faire monter ce nombre à des millions, croit qu'il n'y a jamais eu 300. Mille Habitans à *Rome*; & Mr. *Maitland* eſt de ſon ſentiment. Il dit, que, ſelon *Publius Victor*, il y avoit à *Rome* 47877. Maiſons, dont 45946. étoient apellées *Inſulæ* ou Maiſonnettes, & 1931. *Domus* ou Palais: En comptant cent Perſonnes dans

châque

châque Maiſon, il ne ſe trouve en tout que 560668. Perſonnes. Il n'eſt même pas propable qu'il y eut autant de Monde à *Rome*, puis que dans la Ville, il n'y avoit que 10. Marchés, où l'on achetoit des Proviſions, & 329. Fours pour cuire du Pain.

Suivant *Diodore de Sicile*, il y avoit à *Alexandrie* 300000. Perſonnes libres, ſans compter les Eſclaves. A ſupoſer que le nombre des Eſclaves égala celui des Perſonnes libres, il y auroit toûjours à *Londres* 125903. Habitans de plus qu'il n'y avoit à *Alexandrie*.

La Ville de *Moskow*, Capitale de l'Empire *Ruſſien*, a dix Milles de circonférence. Dans ſa plus grande proſpérité, elle étoit compoſée de 40000. Maiſons, dont 3000. étoient bâties de pierres, & les autres n'étoient que de miſérables Cabanes de bois, d'un ou de deux Etages. A peine y a t'il à préſent, ſuivant nôtre Auteur, 35000. Maiſons & 200. Mille Habitans.

Conſtantinople, Capitale de l'Empire *Ottoman*, a douze Milles de circonférence. Sa longueur eſt de quatre Milles & demi; ſa largeur d'un Mille à un Mille & demi; mais le Serrail, ou Palais du Grand Seigneur, & les Hôtels de la Nobleſſe, avec leurs Jardins, occupent la moitié de cet eſpace. Les Voïageurs modernes aſſûrent que *Paris* eſt plus peuplé que *Conſtantinople*, & Mr. *Maitland* croit

qu'il y a dans cette Capitale de l'Empire des *Turcs*, tout au plus 420. *Mille Habitans.*

La Ville du *Caire*, Capitale de l'*Egipte*, a onze milles de circuit; mais on ne fait monter le nombre de ſes Habitans qu'à environ 300. Mille Perſonnes.

Peking, Capitale de la *Chine*, a été meſurée avec le Cordeau en 1690. par ordre exprès de l'Empereur. Ses Murailles ont 52. *Lys Chinois*, ou quinze Mille & demi Anglois, de circuit. Avant la Conquête des Tartares, cette Ville étoit de figure parfaitement quarrée; mais les Habitans *Chinois* en étant chaſſés, ils bâtirent hors des Murailles une nouvelle Ville, qui étant plus longue que large, fait, avec la vieille Ville, une figure irréguliére, qui aproche d'un Parallelogramme. Le P. *le Comte* dit, que la multitude des Gens, qui paſſent continuellement dans les Ruës eſt ſi grande qu'on en eſt éfraié: Il réfute l'opinion de ceux qui prétendent qu'il y a 6 à 7. Milions d'Ames dans les deux Villes; mais il croit pouvoir faire monter le nombre des Habitans à deux Milions de Perſonnes. Mr. *Maitland* n'eſt pas de cette opinion: Il remarque, que le Palais de l'Empereur, avec ſes Cours & ſes Jardins, a pres de quatre Milles Anglois de circuit; qu'il y a des Magaſins de Ris pour plus de 200000. Perſonnes, & un nombre prodigieux de petites Maiſons pour les exa-

mens

des Docteurs ; que les Palais des *Mandarins*, les Places d'Armes au milieu des Portes, capables de contenir 500. Hommes rangés en Bataille, & les Ruës dont la largeur eſt de 150. pieds, ocupent un eſpace conſidérable : De tout cela, il conclut qu'il y a un tiers de moins de Maiſons à *Peking* qu'à *Londres* ; & en comptant dans le Palais Impérial, 5000. Maiſons pour loger les Oficiers de la Cour, 5000. autres Maiſons pour l'examen des Docteurs, & 63978. Maiſons dans le reſte de la Ville, il a calculé que le nombre total des Habitans de *Peking* ſe monte à 517846. Perſonnes.

Mr. *Maitland* donne une Liſte des Enfans *bâtiſés*, des Gens mariez & des Morts à *Paris*, depuis 1728. juſqu'à 1736. incluſivément. Il conſte qu'il y eſt né, une Année l'une dans l'autre, 21159. Enfans, & qu'il y eſt mort 17804. Perſonnes. Il avoit poſé, dans un Calcul, que du nombre de 73126. Habitans des Fauxbourgs de *Londres*, il en étoit mort d'une année 2976. Raiſonnant ſur ce principe, il trouve que le nombre de 17804. Perſonnes qui meurent par année à *Paris*, montre qu'il y a en tout, dans cette Capitale du Roïaume de *France*, 437478. Habitans.

Par les Régitres Mortuaires d'*Amſterdam*, il paroit qu'il y meurt 8844. Perſonnes par Année, & ſuivant le Calcul de nôtre Auteur,

il y doit avoir 217. Mille, trois cent Habitans.

Le Pape CLEMENT XI. aiant ordonné en 1714. à Mr. *Carracioli* de faire un Dénombrement éxact des Habitans de *Rome*, on trouva au Mois de Juillet de cette Année là, qu'il y en avoit 143000. Mais Mr. *Maitland* remarque, que la Ville de *Rome* étoit alors remplie de Voiageurs, de Pélerins & de Mendians, que Mr. *Carraccioli* aura confondu avec les Habitans de la Ville. Il ajoute qu'*Auzout*, dans ſa Lettre à *Petti* les fait monter ſeulement à 125000. & que ce doit être efectivement là le véritable nombre.

L'Empereur fit faire en 1726. le dénombrement des Habitans de la Ville de *Milan*. Il ſe trouva qu'il y avoit 103000 Perſonnes des deux Sexes, qui avoient au deſſus de 7. ans. Mr. *Maitland* y ajoute 47000. Enfans: Ce qui fait en tout 150000. Ames.

Par les Régiſtres Mortuaires de la Ville de *Veniſe*, il paroit qu'il y eſt mort en 1724. 4590. Perſonnes, & en 1725. 4816. conſéquemment il doit y avoir 115561. Habitans.

Le nombre des Habitans de *Lisbonne*, Capitale de *Portugal*, ſe monte, ſelon le calcul de quelques Savans qui ont ſejourné long-tems en cette Ville, à environ 160. Mille Perſonnes.

Madrid, Capitale d'*Eſpagne*, a environ 80000. Habitans.

Plu-

Pluſieurs prétendent que la Ville de *Naples* renferme 250. Mille Ames ; mais l'Auteur *Anglois* n'eſt pas de cette opinion, & vû que cette Ville n'a ni Commerce, ni Manufactures, il ne croit point que le nombre de ſes Habitans ſurpaſſe celui des Habitans d'*Amſterdam*.

I paroit par les Liſtes Mortuaires de *Vienne*, Capitale de l'Empire, qu'il y eſt mort par Année 5743. Perſonnes ; ainſi il y doit avoir environ 141278. Perſonnes.

On a enterré à *Dreſde*, Capitale de l'Electorat de *Saxe*, 1684. Perſonnes par An. Le nombre de ſes Habitans monteroit donc à 41426. Perſonnes.

A *Dantzic*, dans la Pruſſe *Polonoiſe*, on compte 1588. morts par Année ; & il y doit avoir 39065. Perſonnes.

A *Breslau*, Capitale de la *Sileſie*, on y a enterré 1552. Perſonnes ; ainſi cette Ville renfermeroit 38175. Perſonnes.

On a enſeveli à *Copenhague*, *Capitale* du Roïaume de *Dannemarck*, 2202. Perſonnes par Année. Ses Habitans iroient donc au nombre de 54169.

Il eſt mort à *Berlin*, Capitale des Etats du Roi de *Pruſſe*, 2717. Perſonnes, par Année ; & à *Königsberg* 1586. Il y auroit, ſuivant le calcul poſé par Mr. Maitland, 66838. Ames dans la prémiére, & 39015. dans l'autre. Le Roi de *Pruſſe*, faiſant tenir un Compte éxact des Bâtê-

mes, Mariages & Enterremens qui ſe font dans tous ſes Pais, on en publie tous les ans une Liſte. Il paroit qu'en comptant ſept années, & les égalisant, il y a eu chaque année, dans tous les Etats de ce Monarque, 8, 934. Enfans nez, 20726. Perſonnes mariées, & 60821. morts enterrez. De-là Mr. *Maitland* conclut que le nombre des Sujets du Roi de *Pruſſe* ne monte qu'à *un Milion, quatre cent, quatre-vingt & huit Perſonnes.*

Depuis la Peſte de 1714. les Magiſtrats de *Hambourg*, par des vûes politiques, ont défendu de publier aucune Liſte mortuaire; mais avant ce tems-là, le nombre des Morts de cette Ville montoit à environ 3000. par an. Il y auroit donc à *Hambourg* près de 73800. Perſonnes.

Les Morts à *Stokholm*, Capitale de *Suéde*, vont ordinairement à 1500. Perſonnes par an, & le nombre des Habitans de cette Ville là ſeroit d'environ 36900.

LE *Parnaſſe Anglois* a été enrichi depuis peu d'un nouveau *Poëme Epique*, dont le ſujet eſt, l'*Etabliſſement des Troiens dans l'Iſle d'Albion.* Il eſt intitulé BRUTUS, & il ſort de la Plume de Mr. *Hildebrand Jacob*, déja connu avantageuſement par pluſieurs Ouvrages de Poeſie & de Litérature.

La

La plûpart des Nations ſe plaiſent à relever leur Origine, en la raportant à des cauſes merveilleuſes & ſurnaturelles, & les *Anglois* ont ſans doute ce droit comme les autres. *Jeffery de Montmouth*, dans ſon prémier Livre, raconte avec un detail de circonſtances admirables, que *Brutus*, Fils de *Silvius*, qui l'étoit d'*Aſcagne* Fils d'*Enée*, aiant tué malheureuſement ſon Pére, ſuivant la prédiction d'un Oracle, fut obligé de quiter ſon Païs, pour ſe procurer un Azile. Il paſſa d'abord en *Grèce*, où après avoir vaincu le Roi *Pandraſſe*, avec le ſecours d'un Grec, nommé *Aſſaric*, il équipa une Flote nombreuſe, & ſe mit en Mer, pour chercher des Avantures. Il n'avoit pas oublié de ſe pourvoir d'une charmante Compagne: C'étoit la Princeſſe *Ixogne*, Fille du Roi *Pandraſſe*. *Brutus* aborda dans une Isle, nommée *Leogecie*, & il y aprit de l'Oracle de *Diane*, dans quel endroit du Monde, lui & ſa Poſtérité, étoient deſtinés à règner. Après avoir eſſuïé mille dangers, il rencontra ſur le Rivage *Tirrhénien*, le brave *Corinée*, qui commandoit quelques *Troïens*, décendus de ceux qui avoient ſuivi *Antenor*. Ils joignirent leurs forces, & s'étant jurés une fidèlité mutuelle, ils vinrent jetter l'Ancre à l'embouchure de la *Loire*. Charmés de la beauté du Païs, ils auroient ſouhaité que l'Ordre de *Diane* y eut fixé leur ſéjour. Ils réſolurent

ſolurent du moins de s'y amuſer auſſi longtems qu'ils pourroient ſans s'expoſer au courroux de la Déeſſe. Dans ce deſſein ils pénétrérent juſqu'aux Etats du Roi *Goffarire*, qui les reçût peu civilement. Ils prirent droit de ſes maniéres brutales, de lui déclarer la Guerre, & de piller ſes Etats. Chargés de dépoüilles, ils quittérent ce Païs là, & ſe rendirent dans l'Isle d'*Albion*, ou *Brutus* vint à bout, après diverſes Avantures, de bâtir une *nouvelle Troïe*.

C'eſt ſur ce fond que Mr. *Hildebrand Jacob* a formé le Plan de ſon Poëme. Tous les Hiſtoriens de ſa Nation, *dit-il*, s'acordent à parler d'un Héros nommé *Brutus*, & les diſputes qui ſe ſont élevées en divers tems, ſur la vérité de ſon Hiſtoire, forment une vrai ſemblâce qui égale peut-être celle de l'Hiſtoire d'*Enée*, ſur laquelle *Virgile* n'a pas fait dificulté de bâtir ſon *Eneïde*. D'ailleurs, *ajoûte-t'il*, c'eſt la ſeule partie de l'Hiſtoire de la *Grande Bretagne*, qui ſoit propre au *Poëme Epique*. Une Epoque moins reculée, qui ne permettroit point l'introduction des Divinitez anciennes, ſeroit trop peu ſuſceptible d'ornemens, & ne fourniroit rien à l'invention du Poëte. Il a pris pour modéle les Anciens, & la diſtribution des Parties de ſon Poëme eſt imitée d'après *Virgile*.

Dans le *prémier Livre*, *Brutus* s'étant mis en Mer avec ſes Compagnons, pour chercher l'Isle

le promiſe par les Deſtins, eſſuïe une Tempête violente, qui ne finit que par un Ordre de *Jupiter*, communiqué à *Eole*, par le Miniſtère d'*Iris*. Le Héros aborde au Rivage & trouve *Corinée*, qui lui demande le récit de ſes Avantures. Cette Rélation ocupe le *ſecond* & le *troiſiéme* Livre. Le *quatriéme* contient une aparition du Dieu *Somnus*, & le cours d'une longue Navigation, pendant laquelle on relâche en divers endroits: Ce qui donne naiſſance à pluſieurs Evénemens. Cette Navigation finit par un Naufrage, cauſé par la colère de *Neptune*, & la Flote eſt jettée ſur les Côtes du *Poitou*. Dans le *cinquiéme Livre*, Brutus réunit ſes Vaiſſeaux, & tandis que le *Dieu de la Loire* déplore les malheurs dont ſes bords ſont menacés, il tache d'apaiſer *Neptune* par des Sacrifices. *Corinée* va découvrir le Pais. Il trouve que la crainte l'a déja rendu déſert. *Imbert* envoïé par le Roi *Goffaire*, pour s'aſſûrer du deſſein de ſes nouveaux Hôtes, tombe entre les mains d'un Parti Troien, & par un malheur dont on ne peut acuſer que la Deſtinée, il eſt tué. On propoſe en vain la Paix à l'ofenſé *Goffaire*. Il fait immoler, aux Manes d'*Imbert*, les *Députez des Troïens*, à la réſerve de *Panthée*, Prêtre de *Jupiter*, qu'il renvoie à *Brutus* avec de terribles menaces & des marques de courage très diſtinguées. La Priére que le pieux *Panthée* fait en chemin,

chemin, engage *Jupiter* à l'assûrer de sa Protection par un coup de Tonnerre. Panthée arrive au Camp, & raporte le malheureux succès de son Voïage.

Voilà ce que renfermẽt les cinq prémiers Livres du Poeme *Anglois* que nous annonçons. Ce qui a parû, fera à peu près la moitié de l'Ouvrage. Le reste promet aussi divers Evénemens merveilleux. Pour mettre le Lecteur en état de juger des beautés de ce Poeme, nous raporterons ici la Traduction de quelques endroits qui méritent son atention. Tel est le récit que *Brutus* fait de ses Avantures à *Corinée* & aux Seigneurs de sa Cour. Après un Repas, qui ressemble à celui d'*Enée* & de *Didon*, *Corinée* parla ainsi à *Brutus*

„ O! *Brutus*, Héros favorisé des *Dieux*,
„ choisi entre tous les Enfans de *Troïe*, pour
„ délivrer de l'Esclavage des *Grecs*, les restes
„ de cette Ville infortunée; vous le Chef de
„ ces restes errans, & leur Guide vers une Re-
„ traite heureuse & paisible, aprenez-nous par
„ quel Labirinthe de peines & de dangers vous
„ êtes enfin arrivés sur nos bords. . . . .

Brutus commença ainsi son Discours, quoiqu'avec des marques de tristesse & de répugnance.

„ Après une varieté étrange de malheurs,
„ *Enée* aborda avec les *Dieux* de nôtre Patrie
„ sur le Rivage du *Latium*, où regnoit le
„ vieux

„ vieux *Latinus*, Prince d'une bonté rare, &
„ fort ami de l'hoſpitalité. *Turnus* aiant été
„ vaincu, *Lavinie* devint le prix du Héros.
„ *Aſcanius* ſuccéda aux Etats de ſa Belle Mére,
„ & laiſſa pour Succeſſeur après lui, le Grand
„ *Silvius*, mon Pére, dont la Race ocupe le
„ Trône d'*Albe*. Mais pourquoi vous racon-
„ ter ce qui vous eſt déja connu? Hélas!
„ pourquoi renouveller l'Hiſtoire & le ſenti-
„ ment de mes infortunes? Les Enfans de
„ *Troïe*, en quelque lieu qu'ils ſoient diſper-
„ ſés, ont apris comment *Brutus* prit la fuite,
„ contraint par la colére d'un Dieu irrité, d'a-
„ bandonner la belle *Albe* & ſes Tours nou-
„ vellement élevées. Ils ont apris comment
„ le redoutable *Apollon*, pour ſe vanger de
„ mon audace, & punir ma vanité, dirigea,
„ dans un jour de Chaſſe, contre le Cœur d'un
„ Pére chéri la Flèche mortelle que j'avois lan-
„ cée contre un Dain. Ils n'ont que trop
„ apris combien de fois je m'étois vanté dans
„ la Plaine, (fole & préſomptueuſe Jeu-
„ neſſe!) de vaincre *Phœbus* même à tirer d'i-
„ névitables Dards; car ſoit en plein Champ,
„ ſoit à l'ombre des Forêts, *Diane* a toûjours
„ favoriſé mon Arc, & m'a fait emporter le
„ Prix ſur mes Concurrens. Mais que mon
„ éxemple aprenne aux Mortels, à ne pas en-
„ trer en Lice avec les Dieux.

„ Ainſi chaſſé par les Furies & par l'aſcen-

„ dant

„ dant de mon malheureux ſort, je me vis
„ condamné a errer de Roiaume en Roiaume.
„ Les crüelles *Euménides*, ces redoutables
„ Filles de l'*Acheron* & de la *Nuit*, dont l'uni-
„ que ofice eſt la vengeance, pourſuivrent mes
„ pas criminels avec d'horribles tourmens, &
„ ne ceſſérent point de m'épouvanter avec
„ leurs foüets terribles & leurs torches enfla-
„ mées, juſqu'à ce que leur colère fut apai-
„ ſée par une juſte expiation. Je me rendis
„ d'abord à *Pallantée*, dont les Tours ont été
„ élevées par *Evander*. J'y arrivai dans la
„ condition d'un miſérable fugitif, déja con-
„ ſumé par la longueur & l'excès de mes pei-
„ nes. *Nicoſtron* ocupoit alors le Trône. J'al-
„ lai droit à ſa Cour, & le viſage pâle, l'air
„ déſeſpéré, gardant un morne ſilence, je
„ pénétrai bruſquement ſans être interrogé,
„ ni même aperçû, juſqu'au centre de ſon Pa-
„ lais, au ſiége de ſes *Dieux Penates*, auprès
„ deſquels le vieux Monarque étoit aſſis.
„ Frapé de ma préſence & de ma figure éga-
„ rée, ce Héros me dit, avec ſaiſiſſement:
„ Qui eſt tu, Téméraire, & comment t'ès
„ tu dérobé aux yeux vigilans qui gardent ce
„ Roïal Sejour ? Parle; car tu reſſembles à
„ un Habitant des Enfers nouvellement écha-
„ pé aux ſuplices. Je m'écriai en tremblant
„ O grand *Nicoſtron*, digne Fils d'*Evander*,
„ de ce bon Roi qui jura une éternelle Ami-

„ tié à *Enée* & à toute ſa Race, vous voiés le
„ miſérable Fils de *Silvius*. Le Monarque
„ demeura quelques momens comme hors de
„ lui, de l'horreur qu'il eut de voir un horri-
„ ble Parricide entre ſes Murailles. Se levant
„ enſuite du Trône où il étoit aſſis, il emploia
„ la douce perſuaſion, & les diſcours les plus
„ touchans, pour me porter à me retirer vo-
„ lontairement. Mais toutes ſes inſtances fu-
„ rent inutiles. Je m'ecriai encore :

„ Par *Jupiter*, dont j'embraſſe l'Autel,
„ l'apui & le vengeur de l'humble ſupliant
„ qu'on mépriſe, O Roi! je jure au milieu
„ de ton Sanctuaire & devant tous les Dieux
„ de tes Péres, de mourir plûtôt que de quiter
„ ce lieu ſans avoir touché ton Cœur. C'eſt
„ un Parricide, il eſt vrai, mais plus infor-
„ tuné que coupable, qui demande l'expia-
„ tion de ſon Crime par tes Roiales Mains.
„ Tu fus autrefois l'Ami d'*Aſcanius* : Son
„ malheureux ſang n'excitera t'il pas ta pi-
„ tié ? *Evander* & *Enée*, tu ne l'ignores pas,
„ étoient unis par les liens de l'amitié & de
„ l'hoſpitalité ; c'eſt le troiſieme Décendant
„ d'*Enee*, qui implore ici ta Protection.

„ *Nicoſtron* demeura quelques momens ſuſ-
„ pendu par le doute, s'apuiant d'un air rê-
„ veur ſur ſon Sceptre, juſqu'à ce que ſe
„ reſſouvenant enfin du ſort d'*Evander* & de
„ l'Alliance anciennement jurée, il rompit

„ ainſi

„ ainſi le ſilence : O *Brutus* ! les Dieux irri-
„ tés éxercent ſur toi leurs châtimens ; mais
„ leur colère n'eſt pas immortelle comme leur
„ Nature. Si ton Crime peut être expié par
„ des Luſtrations & des Sacrifices, je t'acorde
„ mon aſſiſtance.

„ En finiſſant de parler, il commanda que
„ l'Autel fut paré de noir & d'ornemens lugu-
„ bres. Les Aſperſions ſe firent La Victi-
„ me tomba ſous le fer ſacré, & fut oferte
„ aux Puiſſances Infernales. Pendant que je
„ tenois mes mains dans leur ſang chaud &
„ écumant, les Furies apaiſées à force de
„ priéres & de ſoumiſſions, marquérent par
„ des ſignes ſenſibles qu'elles laiſſoient fléchir
„ leur courroux.

„ Après cette Cérémonie, le bon Roi me
„ conduiſit d'un pas lent, juſqu'aux Portes
„ de ſon Palais. *Brutus*, me dit-il, parts
„ en paix ; tu as obtenu de moi ce que je ne
„ pouvois te refuſer. Eloigne-toi d'ici, &
„ qu'on ne te voie plus dans mes Etats. Puiſ-
„ ſe tu trouver le repos, mais loin de *Nicoſ-*
„ *tron* ! Il dit : Je tournai mes pas, en
„ verſant un ruiſſeau de larmes, & prenant
„ ma route au hazard, je marchai devant
„ moi, ſans aucune réſolution arrêtée.

Un Récit ſi poetique & de ſi beaux commencemens ſont eſpérer une ſuite également ſoutenue. En éfet la force & le feu ne manquent

quent nulle part à la Poëſie de Mr. *Jacob*; le tour en eſt mâle & varié; l'harmonie d'autant plus riche & plus naturelle, que n'étant point ſoutenuë par le ſecours de la Rime, elle ne doit ce qu'elle eſt qu'à la grandeur des choſes & à la beauté des expreſſions.

L'*Epiſode* auquel le Poëte paroit s'être arrêté avec le plus de complaiſance eſt celui du *ſéjour de Brutus dans l'Iſle de Calipſo*. Donnons en quelques traits. Un calme ſoudain arrête la Flote, & rend également inutiles l'Art du Pilote & les éforts des Matelots. Cependant toute ſorte de mouvement n'abandonne point les Vaiſſeaux; mais ſans que le Vent ſe faſſe ſentir par le moindre ſoufle, *Brutus* s'aperçoit qu'*ils ſont* pouſſés par un pouvoir ſecret, ſur la ſurface d'une Mer immobile, du côté opoſé à ſa route & à ſes deſirs. Enfin le chant de mille Oiſeaux ſe fait entendre tout d'un coup, & le jour qui commence à paroitre, découvre aux yeux des *Troïens*, des Valées arroſées par des Ruiſſeaux bordez de Fleurs, des Colines chargées de toutes les richeſſes du Printems & de l'Automne, & mille beautés naturelles, qui raviſſent tous les ſens. Un Port à couvert, par ſa ſituation, de toutes les inſultes des Flots & des Vents, reçoit leurs Vaiſſeaux, qu'une Main inviſible conduit toûjours. Ils aperçoivent ſur un Rivage couvert de verdure, une Troupe de Nimphes, jeunes & charman-

charmantes, qui ſourient de l'embaras où elles voient leurs nouveaux Hôtes, & au milieu d'elles la Déeſſe *Calipſo*, Fille de l'*Océan* & de *Thétis*, auſſi brillante & auſſi majeſtueuſe que *Diane* au milieu de ſa Cour.

Chef des Troiens, s'ecria auſſi tôt la Déeſſe à qui une partie de l'avenir étoit auſſi préſente que le paſſé, *fameux* Brutus, *qui dois ta Naiſſance au Petit-Fils d'*Enée *& que le Ciel deſtine à fonder un Trône inébranlable au milieu des Flots, permets à tes Compagnons fatigués de prendre un peu de repos dans mon Isle. Les travaux d'*Alcide *furent ſuſpendus par quelques momens de délices*: & Théſée, *malgré ſes pénibles courſes, trouva quelques intervales à donner à la joie.*

Le Poëte fait ici la Deſcription de divers Inſtrumens qui ſe firent entendre de toutes les Grotes voiſines, & dont les ſons venant ſe réunir aux oreilles des *Troiens*, produiſirent une ſi delicieuſe impreſſion ſur tous leurs ſens, qu'ils ſortirent de leurs Vaiſſeaux, comme atirés par un charme invincible.

„ Je les ſuis triſtement, *continüe Brutus*,
„ ſemblable à un malheureux Berger, qui voit
„ de loin ſon Troupeau entre les mains d'un
„ Raviſſeur plus fort que lui, & je m'adreſſai
„ ainſi à la Déeſſe: O! puiſſante Divinité;
„ car je ne puis vous méconnoître, & vous
„ êtes ſans doute cet *Immortel Pouvoir*, qui

arrêta

„ arrêta quelque tems *Uliſſe* ſur ſes bords ſa-
„ crez; daignez m'aprendre, par quel char-
„ me ou quelle adreſſe les belliqueux Enfans
„ de *Troie*, l'objet des ſoins & de l'amour de
„ *Diane*, ſe trouvent ainſi arrêtés dans leur
„ courſe, lorſque ni les Vents ni les Ondes ne
„ s'opoſent à leur route? La flateuſe Déeſſe
„ me répondit avec un ſourire: Heureux Fils
„ de *Silvius*! Héros favoriſé du Ciel, dont la
„ Renommée élè e le courage & la gloire juſ-
„ qu'aux nües, nous n'ignorons point les in-
„ tentions de la grande *Diane*, qui s'ocupe
„ ſans ceſſe à ſoutenir ta Cauſe, près du Trô-
„ ne de ſon Pére tout Puiſſant. Ne ſois point
„ alarmé pour tes *Troiens*, & n'aprehende rien
„ ici qui reſſemble à la contrainte. Auſſi long-
„ tems qu'ils ſe plairont dans cette retraite,
„ tes Vaiſſeaux peuvent s'y repoſer en ſûreté.
„ Mon Pére règne avec *Thétis aux yeux bleus*,
„ dans les Grotes de Criſtal qui ſont ſous les
„ Flots, & l'étendüe de ſon Empire eſt celle
„ des vaſtes Mers. Pour favoriſer tes déſirs,
„ ô *Brutus!* à la priére de ſa Fille, il ſoumet-
„ tra ſes Eaux à ta volonté. Nous ſavons que
„ tu brûles de voir le Tõbeau d'*Anchiſe*, & les
„ Tours d'*Aceſte*; la diſtance qui les ſépare de
„ cette Isle eſt médiocre, & les ſeuls *Zéphirs*
„ ſufiſent pour t'y conduire au Printems, lors
„ que tu auras reçû de nous les devoirs de
„ l'hoſpitalité.

„ En parlant ainſi, elle nous conduiſoit „ vers ſa Grote, où l'Art & la Nature ſe diſ„ putoient l'avantage de plaire; lieu char„ mant, que les *Dieux* mêmes, du haut de „ l'Olimpe, n'auroient pas regardé ſans ad„ miration. Mais, ô! vanité des forces hu„ maines; ô! foibleſſe de nos déſirs! Ici le „ Tombeau d'*Anchiſe* & les Tours d'*Aceſte*, „ les *Zéphirs*, le *Printems*, tout eſt oublié. Les „ *Troiens* perdus dans les délices, s'abandon„ nent à un lâche & pernicieux ſommeil. „ Quelle honte pour des Ames plus nobles, „ qui ſe ſentoient chargées du poids de leur „ conduite, & de l'éxécution des Ordres du „ Ciel!

„ Mes répréſentations furent vaines; mais „ les inſtances de *Calipſo*, l'immortalité qu'elle „ m'ofrit, ſon amour, ſes menaces, n'eu„ rent pas plus de pouvoir pour me ſeduire. „ Je me rendois ſeul tous les jours dans un „ endroit écarté du Rivage. J'y répandois, „ en préſence du Ciel, l'amertume & les gé„ miſſemens de mon Cœur. A la fin je fus „ entendu de *Diane*, & voici comment je „ délivrai mes foibles Compagnons d'un Eſ„ clavage plus redoutable que celui des *Grecs*.

„ L'Eté s'étoit écoulé & la Terre paroiſ„ ſoit peinte des Feuilles & des Fruits que „ l'Automne commençoit à faire tomber, „ lorſque *Calipſo* me tint ce langage: Fier

„ Mortel

„ Mortel, *Brutus*, ès tu ſage de conſumer en
„ plaintes inutiles des jours dont le nombre
„ eſt compté? La *triple Reine de la Nuit* ne
„ prête point l'oreille à ta priére, déſabuſe-
„ toi; ou du moins elle refuſe de l'éxaucer.
„ Ocupée de quelque Fête, au fond de l'*E-*
„ *thiopie*, ou à pourſuivre un Sanglier dans
„ la Forêt d'*Ida*, ou dans les Plaines de Bé-
„ otie, elle eſt peu touchée des embarras hu-
„ mains, & des agitations de la Terre. Nous
„ avons, comme elle, des Montagnes & des
„ Bois, que nous pouvons vanter: & ſi ton
„ courage demande de l'éxercice, qui t'em-
„ pêche de le ſignaler dans nos Plaines?

„ La Déeſſe acheva ce Diſcours, avec un
„ ſourire enchanteur, & ſe prépara auſſi tôt
„ pour la Chaſſe. Ses Nimphes, vétues en
„ Amazones, déclarent une Guerre ouver-
„ te aux ſauvages Habitans des Bois. Les
„ Colines & les Valées rétentiſſent de leurs
„ cris. Nous emploions tout le jour à nous
„ fatiguer & à pourſuivre nôtre proie trem-
„ blante & alterée. Déja *Phœbus*, décendu
„ du Ciel enſeveliſſoit ſon éclat dans les
„ Flots, & *Calipſo* atachée ſur les traces d'un
„ Sanglier ſembloit redoubler à tous mo-
„ mens ſon ardeur. Je la ſuivois; mais
„ m'étant égaré dans des ſentiers couverts,
„ j'errai, aſſés longtems incertain juſqu'à ce
„ qu'arrivé au bord de la Forêt, j'aperçûs une

„ *Driade*. Je lui donne ce nom, parce qu'elle „ en avoit l'aparence ; car je ſuis perſuadé „ que c'etoit, ou quelque Nimphe du Cor„ tege de *Diane*, ou peut etre *Diane* elle mê„ me. O Brutus! me dit-elle, ſauve ta „ Flôte brûlante. Quitte cette Isle avec tes „ Vaiſſeaux, ou ſois ſûr que tu ne la quite„ ra jamais. Elle dit, & pendant qu'elle ſe „ perdoit dans les Airs, mes yeux n'aperçû„ rent que trop clairement la flâme qui s'éle„ voit du Rivage avec des tourbillons de fu„ mée Je n'eus pas beſoin d'autre Guide, „ pour aller à la ſource de mon malheur. „ Quelques jeunes *Troïens*, dans la fureur „ d'une *Bichanale*, voulant ſe ravir eux mê„ mes, juſqu'a l'eſpérance de partir, avoient „ apliqué leurs Torches ardentes à mes Vaiſ„ ſeaux. J'en trouvai deux détruits par le „ Feu ; bientôt le troiſiéme fut conſumé à „ mes yeux. Je ſauvai heureuſement le „ quatriéme, & plongeant un Poignard dans „ le ſein au plus ardent des Traitres, j'inſpi„ rai la fraieur a ceux qui s'éforçoient de l'i„ miter Ils ſe hatérent de fuir. Le reſte s'aſ„ ſemble en foule au Port, & le Vent ſe „ trouvant favorable, je m'embarque avec „ ceux dans qui la moleſſe ou le remord n'a„ voient pas encore éteint tout à fait la réſo„ lution de me ſuivre.

Nous

Nous nous flatons que ces Morceaux du Poëme de M. *Jacob* ne déplairont pas à nos Lecteurs, & que pluſieurs deſireroient même d'en voir une Traduction entiére en *François.*

HISTOIRE

Sur la Magie & le Sortilège.

LA Superſtition eſt de tous les tems & de tous les Païs; mais elle règne principalement parmi les Peuples peu éclairés: Elle eſt une ſuite naturelle de l'ignorance. Les Contes de Magiciens, de Lutins, de Revenans, & de Sorciers ſont bien moins fréquens de nos jours, qu'ils ne l'étoient il y a cent ou deux cent ans. Il en paroit cependant de tems en tems quelques uns. On écrit de *Lucerne*, que dans un Village de ce Canton, nommé *Richenbach*, à une lieüe de *Münſter*, un Lutin fait un tapage terrible, depuis le commencement de cette année, dans la Cure de ce lieu. Il tourmente, de jour & de nuit, le Curé & toute ſa Maiſon, faiſant un bruit terrible. Il enlève ou renverſe tout ce que l'on ſert ſur les Tables, & fait un dégât conſidérable. Ce n'eſt point un de ces Lutins obligeans & oficieux, qui ſe plaiſent à rendre ſervice dans

une Maiſon, ainſi qu'on en fait divers Contes. Celui ci empêche le Paſteur chez qui il lui a plû de ſe loger, de faire ſes Etudes, & le détourne même de ſes diférentes fonctions. En atendant que nous ſoions informés plus éxactement des circonſtances d'une telle Avanture, nous raporterons ici l'Hiſtoire tragique d'une Femme brûlée en *Italie*, pour cauſe de Sortilège. Ces cas arrivent bien rarement, dans un Siécle éclairé tel que celui où nous vivons. Le Parlement de *Paris* ne reconnoit point de *Magiciens* ni de *Sorciers*, qui faſſent Pacte avec le Demon. Les Tribunaux Proteſtans penſent auſſi très ſainement là deſſus. Cependant il y a encore bien des Perſonnes crédules ſur ces Matiéres. L'Inquiſition condamne aſſés ſouvent à la mort des *Magiciens* & des *Sorciers*, & nous fournit là deſſus divers traits curieux. Les *Sorciers* ſont plus communs en *Eſpagne* que dans tout autre Païs. Nous verrions avec beaucoup de plaiſir que quelques Savans prit la peine d'écrire ſur ces Matiéres, pour déſabuſer le Public de la créance ſuperſtitieuſe où l'on eſt à cèt égard. C'eſt pour les y inviter que nous entamons un pareil Sujet. Venons à nôtre Hiſtoire.

Une Femme du Diocèſe de *Sabine* (*) aïant donné lieu à ſon Mari de la ſoupçonner d'être Sorciére

(*) Province d'Italie, compriſe entre le Tibre, le Teverone, le Veſino & les Monts Apenins.

Sorciére, celui-ci lui demanda pluſieurs fois s'il étoit vrai qu'elle fut engagée dans l'éxercice de cette miſerable Profeſſion? Elle s'en défendit toûjours, en proteſtant qu'elle n'en avoit aucune connoiſſance. Mais le Mari qui continuoit de s'en defier, ſe donna tous les ſoins poſſibles, pour l'éclairer & découvrir la Vérité. Il la vît une fois, d'un endroit où il étoit caché, ſe froter d'un certain Onguent, s'écarter enſuite auſſi rapidement qu'un Oiſeau, & décendre d'une haute Terraſſe en bas. Il la ſuivit & ceſſant bien tôt de la voir, il s'aprocha de la Porte de ſon Jardin, qu'il trouva fermée; ce qui lui cauſa le dernier étonnement. Le lendemain, il la preſſa de s'expliquer ſur ce qu'il avoit vû, mais elle déſavoüa tout avec opiniatreté. Les priéres & les inſtances n'aïant rien produit, il la maltraita furieuſement, & la menaçant de redoubler ſes coups juſqu'à l'aveu qu'il éxigeoit, il lui promit au contraire de lui pardonner, ſi elle lui confeſſoit la Vérité. Ce fut le parti qu'elle prit à la fin, & comme elle accompagnoit ſa déclaration de beaucoup de larmes, le Mari touché, lui pardonna, à condition qu'elle le meneroit à la prémiére Aſſemblée. Elle fut ravie de cette conquête, dont elle ſe promettoit d'être bien recompenſée, & elle lui tint parole avec la permiſſion du Démon. Le jour arrive. Un Démon nommé *Martineau*, commis pour avoir ſoin de cette

Femme,

Femme, & la porter au Sabat, l'apelle. Le Mari & la Femme ſe frotent de l'Onguent diabolique. Ils ſortent & trouvent *Martineau* à la Porte, ſous la figure d'un Bouc. Ils montent deſſus, le prennent aux crins, de peur que la rapidité du mouvement ne les faſſe culbuter; & s'élevant ſur lui dans les Airs, ils traverſent l'Atmoſphère & ſe rendent en peu de Minutes à l'Aſſemblée. Le Démon étoit déja aſſis ſur ſon Trône. Quantité d'Hommes & de Femmes y arrivent au même moment. Chacun fait une profonde révérence au Monarque des Enfers; mais d'une maniére diférente de la nôtre; car au lieu de lui tourner le Viſage, on lui tourne le Dos. On n'a pas la tête courbée du côté de la Poitrine; mais du côté des Epaules; de ſorte qu'aïant le Menton levé vers le Ciel, on baiſſe la tête ſur le Dos. On fléchit les Genoux, mtis en courbant les Jambes en arriére.

Cette prémiére Cérémonie achevée, on ofrit des Sacrifices. Le Prince des Démons les reçût ſur ſon Trône, avec un air de gravité des plus impoſans. Ces Sacrifices furent ſuivis d'aplaudiſſemens & de marques de joïe. Châque Démon prit la Femme qui étoit commiſe à ſa garde. On ſauta, on danſa, au ſon des Inſtrumens les plus mélodieux. La Danſe finie, on s'aprocha des Tables qui étoient ornées magnifiquement & garnies de Metz délicieux. Le Mari de la Sorciére, qui n'étoit pas initié dans les Miſtères,

Miſtères, n'avoit pris part aux Jeux, aux Danſes &c. qu'en qualité de ſimple Spectateur. Le Démon, par une indulgence particuliére, lui acordoit cette grace, à la conſidération de ſa Femme. Il ſe mit cependant à Table avec les autres; mais trouvant les Metz trop inſipides, il demanda du Sel, parce qu'il n'en voïoit point ſur la Table, & il ſe plaignit de ce qu'après en avoir demandé pluſieurs fois, perſonne ne lui en ofroit. A force de demander & d'atendre, il obtint du Sel. *En voilà donc enfin*, s'écria-t'il, *Dieu ſoit loüé*! A peine eut il profere ces mots, que les Démons, qui ne peuvent entendre prononcer le Nom de Dieu ſans frémir, diſparurent auſſi tôt, les lumiéres s'éteignirent, tout s'évanoüit, & cet Homme ſe trouva ſeul & tout nud. Le jour aïant bientôt commencé à luire, il aperçût quelques Bergers, auxquels il demanda en quel lieu il ſe trouvoit. On lui répondit qu'il étoit proche de *Bénévent* dans le Roïaume de *Naples*; c'eſt-à-dire, à cent Milles au moins de ſon Païs. Il fut obligé de mendier ſur le chemin, pour retourner chès lui. Mais il ne tarda guères à ſe venger; car aiant deferé ſa Femme aux Juges, elle fut arrêtée. On éxamina l'Avanture avec tout le déſintéreſſement & l'intégrité, qui convenoit dans une Afaire de cette importance. La Femme fut convaincue de Sortilége, & elle expia un ſi grand Crime par le ſuplice du Feu.

On

On aſſûre que lon tient toutes ces circonſtances des Juges du redoutable Tribunal de l'*Inquiſition* même. Nos Lecteurs en penſeront ce qu'ils trouveront à propos. Ce n'eſt point pour leur en impoſer, que nous avons raporté un Fait que l'on veut donner pour vrai. Il leur eſt permis de l'enviſager comme un Conte fait à plaiſir. Nôtre but encore un coup ſeroit uniquement d'engager quelque habile Plume à écrire d'une maniére propre à bannir la fauſſe crédulité du Peuple ſur tout ce qui regarde la Magie, les Preſtiges & les Sortilèges.

NOUS continuërons inceſſamment nos *Fragmens Hiſtoriques de Suiſſe*, aïant ramaſſé diverſes Anecdotes ſur cette Matiére.

LOGO-

LOGOGRIPHE.

JE ſuis petite, mais gentille,
On m'eſtime fort à la Cour:
Et quoi que mon Nom ſoit fort court,
Je fais l'ornement d'une Fille.
Cinq Membres compoſent mon Etre;
Mais, Lecteur, en les tranſpoſant,
Sous d'autres traits bien diférens,
D'un coup d'œil auſſi tôt vous me voïez paroître.
Quatre, cinq, un, trois, deux, je deviens Maladie,
Que châcun aprehende fort,
Souvent même autant que la mort.
Sans changer de mon Nom la juſte œconomie,
Par un, deux, trois & cinq, je finis mon Hiſtoire:
Arrangés les, ils feront voir,
Celui que vous devez avoir
Toûjours gravé dans la Memoire.

ENIGME.

IL n'eſt preſque rien ſous les Cieux
Malgré mon titre de foibleſſe,
Plus rempli de force & d'adreſſe:
Je ſuis toûjours chére à vos yeux,
Je déſarme les Furieux.
Quand ce ſeroit une Tigreſſe,
J'apaiſe & touche ma Maitreſſe.
Je puis fléchir même les Dieux.
Quelle choſe au monde eſt parfaite!
Par malheur une horrible bête,
Me cauſe un odieux renom;
Comme elle me rend inhumaine,
On n'a pour moi que de la haine,
Lors que je parois ſous ſon nom.

TABLE

TABLE.

Reflexions ſur la rapidité du tems à l'occaſion de la nouvelle Année 3.
Lettre au Sp &ateur ſur les devoirs des Eccléſiaſtiques 5.
Reflexions ſur les Loix & le Gouvernement 14.
Reponſe aux Reflexions ſur quelques Penſées de Paſcal, du Mois de Decembre 19.
Négligence punie, Hiſtoire 34.
Eloge de Mr. Cromelin Paſteur & Prof. à Genève 38.
La Neceſſité de mourir, Ode 44.
Critique d'un Endroit des Cauſes célèbres qui ataque les Suiſſes & les Turcs 48.
Opuſcules de Mr. Werenfels, Docteur & Profeſſeur en Theologie à Bâle 55.
Nouvelle Edition à Nanci du Dictionnaire de Trévoux 59.
Eloge & Epitaphe de Mr. Petit le Fils 60.
Hiſtoire de la Ville de Londres par Mr Maitland 61.
Nombre des Habitans de Londres 62.
Parallele de cette Ville avec les plus fameuſes Villes anciennes & modernes 63. &c.
Brutus, Poëme Epique en Anglois 72.
Hiſtoire ſur la Magie & les Sortilèges 87.
Logogriphes & Enigme. 92.

ERRATA *du Mois de Décembre.*

Page 503. L. 4 que de la bienveillance, éfacés, de
504. naſcitur, mettés, nancetur.
507. ſur a fin, Jalouſie vigilante, liſés, jalouſe vigilance, & à la Ligne ſuivante; liſés deſirs, au lieu de deſſeins.
510. A la Remarque, dignitates, liſés, dignitatis.
511. A la penultieme ligne, dont elle eſt priſe, liſés épriſe.
518. A la ſeconde Remarque, après ces mots, le Mari ajoutés, de cette Dame.

PANACE'E UNIVERSELLE.

UN fameux Chimiſte de Suiſſe aiant travaillé depuis 25. Ans à des Recherches Chimiques, a découvert enfin, & conduit à ſa perfection la PANACE'E qu'il annonce au Public. Ce Reméde univerſel a des Proprietés admirables Il entre dans toutes les Veines où le Sang peut être infecté par quelque humeur ou infection que ce puiſſe être, & en purifie entiérement la Maſſe. Il cuit doucement les Humeurs, netoie les Entrailles, & ôte d'une maniere naturelle la cauſe des Maladies. Il ouvre toutes les Obſtructions, tant du Foie, de la Rate, du Pancras, que du Meſentére & de quelqu'autre partie du Corps que ce puiſſe être; & il le purifie auſſi. Il ne touche rien au bon Chile, comme font les autres Reméedes purgatifs, & il n'évacue ſimplement que ce qui peut être nuiſible. En corrigeant la Maſſe du Sang, & chaſſant la corruption, cet excellent Remede eſt cauſe que la Nature ſe fortifie de jour en jour, & que l'on joüit d'une ſanté parfaite. Il agit & purge le Corps humain, ſuivant le Tempéramment d'un châcun, & les Humeurs qu'il rencontre. S'il eſt beſoin de Vomiſſement, il ne manque pas de faire ſon éfet; mais doucement & ſans violence. S'il eſt néceſſaire de purger par les Selles, il le fait benignement. Souvent il purge par les Urines & par les ſueurs; & quoi qu'il agiſſe avec certaines Perſonnes d'une maniére preſque imperceptible, il ne laiſſe pas que de les rétablir entiérement.

L'Auteur, par le moien de la Panacée, a fait tout récemment des Cures admirables. On en indiquera ici quelques unes, dont il peut produire des témoignages autentiques. Il a guéri diverſes Maladies Chroniques; des Ulcéres aux Jambes, qui duroient depuis plus de 20. ans; des Maladies froides, telles que les Ecroueles; toutes ſortes de Fluxions en quelles parties du Corps que ce ſoit; des Hidropiſies & des Paraliſies les plus formées; des Coliques & de dangereux Miſerere, dont les Perſonnes avoient des tumeurs de la groſſeur du poing au bas du Ventre.

Cette Panacée a emporté diverſes Migraines & pluſieurs Vertiges, avec une priſe ſeulement. Il n'y a point de Fiévres de quelque nature qu'elles ſoient qu'elle n'enléve dans la ſeconde ou troiſiéme priſe, quand même elles ſont ac-

cou-

compagnés de Pleuréfies. Elle ne soufre aucun excrement dans le Coprs ; elle tuë & chasse les Vers ; elle e apaisen e peu de tems les sufocations de Matrice ; c'est un puissant & incomparable Diuretique pour détruire la Gravelle. C'est outre cela un Sudorifique immanqnable pour les grandes Maladies ; & tout ce qu'il y a de plus invétéré cede à son éficace. On s'est servi aussi dernierement au Pai de Vaud & ailleurs, de cette Panacée, dans les Petites Vèrole, avec beaucoup de succés. L'Auteur de ce Remède peut faire conster, que plus de 3000. personnes de tout âge & de tout Sexe, ateintes de diférentes Maladies, plusieurs même abandonnées des Médecins, ont été parfaitement rétablies par la Vertu de cette Panacée.

Ce Remede n'a ni gout ni odeur, & il est trés facile à prendre, soit dans un Opiat, dans du Bouillon, du Thé, du Vin ou de l'Eau. La prise est du poids de quatre grains de froment. Ceux qui sont d'un temperamment fort, peuvent en avaler jusques à deux Pâquets, sans que la double ou même la triple Dose puisse les incommoder en aucune façon ; mais il faut observer de prendre des Bouillons ou du Thé de qnart d'heure en quart d'heure, & de ne point manger qu'il n'ait entiérement fait son éfet. Il peut se transporter par tout & se conserver sans se gâter.

Cette Panacée est le véritable Dissolvant universel, composé de l'Animal végetal & mineral, qui étant distilé plusieurs fois par l'Alambic, comme autant d'Esprits, degoute la derniére fois blanc comme du Lait & se durcit. On la pile ensuite pour la rendre en poudre & on la tamise. On peut assûrer qu'il n'y entre aucun Mercure, & que l'expérience justifie que pour toutes sortes de tempéramens & dans tous les cas, elle ne peut produire que de trés bons éfets. Elle est très souveraine aussi contre la Contagion la plus violente. La Prise ou Pâquet coutera 10. Sols courant, ou Liv. 6. les douze.

On trouvera cette Panacée à MOUDON chez Mr. le Capitaine LEAUTIER, qui en est le seul Distributeur. Les prises seront toûjours cachetées de son Cachet. Ceux qui lui écriront sont priés d'afranchir leurs Lettres.